

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/  
Seule édition disponible

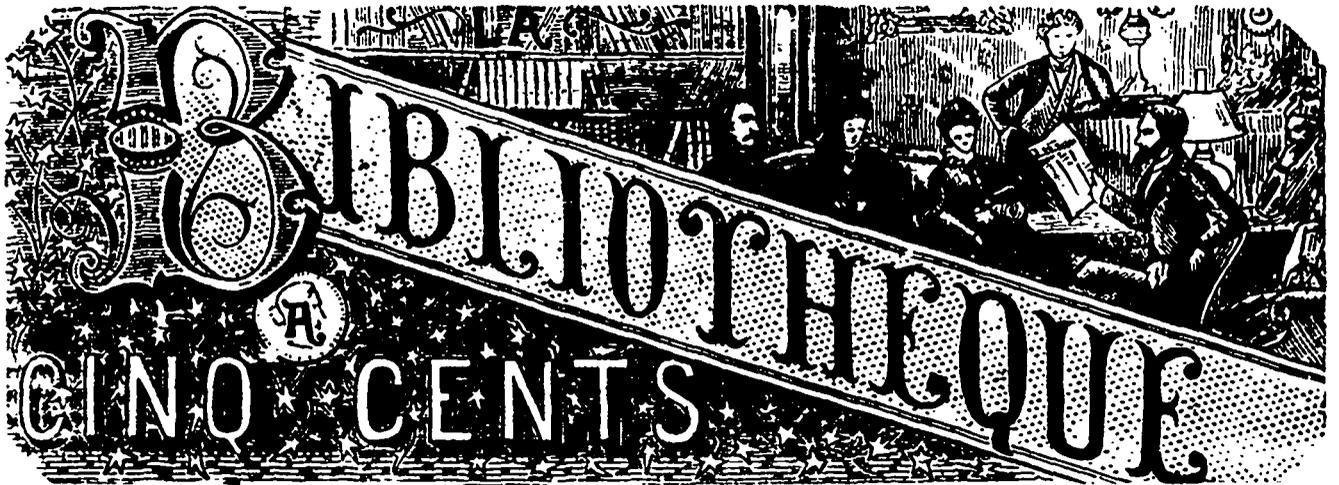
Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      *Pagination continue.*

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par Potier, Bessette & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 6

# LE BARON DE CROIX-DIEU

TROISIEME PARTIE DU "COUPE-GORGE"



Une détonation retentit, accompagnée d'un peu de fumée. (Page 134)

# LE BARON DE CROIX-DIEU

Troisième partie du COUPE-GORGE

## I

M. de Croix-Dieu passa, sans rien demander, devant le concierge debout sur le seuil de sa loge dans une attitude respectueuse.

Il jeta un coup d'œil à deux chevaux russes, de race Orloff, qu'un cocher et un groom achevaient d'atteler à une victoria à huit ressorts encombrée de fourrures.

Il gravit les huit marches de pierre blanche du perron, entre une double rangée de vases en vieille faïence de Delf, et enfin il franchit le seuil d'un vestibule dont un grand valet de pied en culotte courte et en habit à la française s'était empressé d'ouvrir la porte vitrée.

—Madame va sortir, dit ce valet, mais elle recevra certainement monsieur le baron.

En même temps une femme de chambre laide, mais coquette, accourut et prévint le visiteur que madame achevait sa toilette, et qu'elle priait monsieur le baron de l'attendre quelques minutes dans le petit salon.

—Bien... bien... répondit M. de Croix-Dieu ; qu'elle prenne tout son temps... rien ne me presse...

Puis, avec l'aisance d'un homme qui se sent à peu près chez lui, il traversa un premier salon de style chinois, réduction très-exacte d'une des salles d'apparat du palais d'été à Pékin, un salon, de style Louis XVI, tendu d'admirables tapisseries des Gobelins d'après Watteau et d'après Boucher, et pénétra dans une troisième pièce, de dimensions moindres, dont les murailles disparaissaient sous les plis d'une étoffe de soie orientale à larges raies blanches et bleues.

Il prit sur une petite table le dernier numéro de la *Vie parisienne*, se laissa tomber dans les bras d'une large chauffeuse placée au coin de la cheminée de marbre rose où brûlait un feu vif et clair, et se mit à parcourir le moniteur des suprêmes élégances du high-life.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, puis une porte dissimulée dans la tenture s'ouvrit sans bruit et se referma de même, après avoir livré passage à une jeune femme dont les mignonnes bottines à hauts talons foulaient si légèrement l'épais tapis que M. de Croix-Dieu ne les entendit pas.

La jeune femme s'arrêta, un éclat de rire argentin s'échappa de ses lèvres pourpres, et elle s'écria :

—Eh ! baron !... regardez donc un peu ma petite personne ! il me semble qu'elle en vaut la peine !... Suis-je assez réussie comme ça ? qu'en dites-vous ?...

—Absolument adorable, comme toujours, chère Fanny !... répondit le visiteur en se levant.

Fanny Lambert, car c'était elle, fit une moue délicate.

—Cette petite sucrerie était inévitable ! répliqua-t-elle comme l'héroïne d'une comédie de Dumas fils. Et voilà tout ce que vous inspire ma toilette ! un compliment moisi !... une devise de mirliton de Saint-Cloud ! Ah ! fi, baron ! Examinez-moi mieux, s'il vous plaît ! je vous préviens que j'exige une admiration faite exprès ! Mettez votre binocle, mon bon, si vous êtes affligé d'une myopie prématurée, et servez-moi quelque madrigal d'une fraîcheur un peu moins douteuse que votre *adorable* ! de tout à l'heure ! comment, ça ne vient pas ! il faudrait voir à vous décider !... Vous savez, baron, j'attends !...

Le fait est que la jeune femme était étourdissante dans sa robe de velours pensée garnie de martre zibeline... Un manteau pareil à la jupe et garni comme elle, un soupçon de chapeau, de la même étoffe et de la même nuance, posé sur le pyramidal édifice de ses beaux cheveux blonds ébouriffés, complétaient sa toilette.

Elle tenait de la main gauche un microscopique manchon de velours assortissant le reste du costume, et ses petits pieds nerveux et cambrés jouaient à l'aise dans ces bottines dignes de Cerdrillon dont nous avons parlé tout à l'heure.

En photographiant dans l'un des précédents chapitres le portrait de Fanny Lambert, peint de mémoire par Georges Tréjan, nous avons photographié la femme elle-même.

Ce que nous pourrions ajouter au sujet de cette beauté étrange ne serait donc qu'une recôte, et nous nous abstenons.

Beaucoup de nos lecteurs parisiens connaissent la sirène à laquelle nous donnons le nom de Fanny Lambert, comme ils connaissent *Blanche Lizely*. Ils ne tarderont point à la reconnaître sous le masque transparent qui déguise à peine ses traits, et ils affirmeront au besoin que Georges Tréjan était un peintre habile, et qu'à défaut d'autre mérite nous avons du moins celui d'être un copiste fidèle...

Philippe de Croix-Dieu trouva sans trop de peine le madrigal inédit réclamé si impérieusement par la jolie femme.

—Soyons sérieux, chère enfant, fit-il.

—Vous avez vu Georges ?...

—Oui...

—Vous avez parlé de moi ?

—Naturellement, puisque je n'allais chez lui que pour parler de vous...

—Eh bien ?

—Eh bien, ce que j'avais prédit s'est réalisé.... C'était, du reste, écrit d'avance !

—Tréjan est amoureux de votre humble servante ?

—Pardieu !...

—Bah ! un caprice...

—Non, une passion.

—Vous dites ?...

—Je dis : une passion !...

Fanny Lambert jeta son manchon sur un fauteuil et s'assit à son tour au coin du feu.

—Tiens ! tiens ! dit-elle en riant, une vraie passion ! c'est très-curieux !! contez-moi donc cela.

—Mais votre voiture vous attend...

—Elle attendra. Ainsi, Georges vous a pris pour confident ?

—Oh ! bien malgré lui... Je l'ai confessé sans qu'il s'en doutât... Le cher garçon a la tête absolument tournée ! il a fait, de souvenir, un portrait de vous qui est la chose du monde la plus merveilleuse !! J'ai offert de lui payer ce portrait des sommes folles... Il a refusé, quoiqu'il se débâte dans d'inextricables embarras d'argent...

—Pauvre garçon ! murmura Fanny.

—Vous le plaiguez ?

—D'être sans le sou ? Ah ! je crois bien ! J'ai connu ça !...

—Et de vous aimer ?

—Je n'en sais rien... Il faudra voir... Mais pourquoi donc quand je suis allée chez lui, ne m'a-t-il pas montré ce portrait que vous dites si beau ?...

—Parce qu'il sait bien qu'il ne pourrait vous le refuser, à vous, si vous ne consentiez point à le laisser entre ses mains, et qu'à tout prix il veut le garder...

—Baron, vous étiez dans le vrai, je commence à le croire...

Oui, ça ressemble à de l'amour ! Ainsi donc, en supposant qu'il nous convienne de donner suite à notre grand projet, Georges, m'épouserait ?...

—Peut-être...

—Comment, ce n'est pas sûr ?... il y a des obstacles ?...

—Oui... mais ils peuvent disparaître, si vous suivez de point en point mes conseils, et si vous faites tout ce qu'il faudra pour amener notre artiste à ce mariage.

Les sourcils noirs de Fanny Lambert se froncèrent légèrement.

Ses grands yeux verts aux prunelles profondes et inquiétantes prirent une expression presque sombre, et pendant quelques secondes elle garda le silence en présentant l'un de ses petits pieds à la flamme du foyer.

—A quoi pensez-vous, chère enfant ? lui demanda M. de Croix-Dieu.

—Je pense, cher baron, qu'il est au moins original de se donner beaucoup de mal et de multiplier les efforts d'une transcendante diplomatie, pour obtenir qu'un pauvre diable fasse à

une jolie femme, ornée de deux millions, le grand honneur de l'accepter...

—Ce pauvre diable, ne l'oubliez pas, s'appelle le comte de Tréjan ! répliqua le baron.

—Ah ! sans cela !... Mais, dans une si grosse aventure, au moins soyons prudents !... ne faisons rien à la légère !... Etes-vous bien certain que notre ami Georges soit véritablement, authentiquement, indiscutablement, comte de Tréjan ?

M. de Croix-Dieu tira de sa poche deux feuilles de papier timbré et les tendit à la jeune femme.

—Voici ma réponse, dit-il, elle est péremptoire, et je défie de la discuter...

—Qu'est-ce que c'est que ça ?...

—L'acte de naissance de Georges-Raoul-Maximilien de Tréjan, et l'acte de décès de son père, Louis-Gaspard comte de Tréjan, vicomte de Saint-Pol, baron de Guër, seigneur de Loudéac, Dinoire, Palud et autres lieux... Les Tréjan, ma chère, sont de la plus vieille noblesse bretonne... En l'an 800, ils comptaient déjà... Leur écusson se trouve à Versailles, dans la salle des Croisades... ils ont eu des alliances avec toutes les anciennes maisons de France... Georges est assez proche parent du vicomte Armand de Grandlieu, dont le mariage dernièrement a fait tant de bruit...

—Quel mariage ?

—Vous savez bien... M. de Grandlieu, grand seigneur immensément riche, mais ayant tout au moins soixante-huit ou soixante-neuf ans, vient d'épouser une orpheline recueillie par lui, une perle de beauté d'ailleurs, mademoiselle Germaine de Randal...

—Oui... oui... je me souviens... mais revenons à Georges... Comment se fait-il que le dernier représentant d'une race illustre, pourvu de tant de fiefs et de seigneuries, en soit réduit au triste métier de peintre sans réputation, sinon sans talent, cachant son titre et son blason, et faisant, en somme plus de dettes que de tableaux ?...

—Je vais vous l'expliquer en aussi peu de mots que possible... Les biens considérables des Tréjan furent déclarés propriétés nationales au moment de l'émigration... Le grand-père de Georges, au retour des Bourbons, devint l'une des fortes parties prenantes du milliard d'indemnités... il reçut un million, racheta le château de Tréjan avec quelques-unes des terres qui l'entouraient jadis, et mourut à quatre-vingt-dix ans, espérant naïvement que son fils, le comte Louis, ferait un riche mariage et travaillerait de tout son pouvoir à rendre à la maison son antique splendeur.

—Le comte Louis, tête folle, nature dissolue, se maria en effet, mais avec une fille sans fortune qui le laissa veuf quelques années après la naissance de Georges.

—Le comte Louis vendit alors ses terres et son vieux manoir historique, réalisa tous ses capitaux, résolu de doubler en peu de temps sa fortune par des coups hardis, et vint à Paris où il se lança à corps perdu dans les spéculations de Bourse et dans le monde où l'on s'amuse.

—Ce gentilhomme aimait passionnément le luxe, les chevaux, le jeu, la bonne chère. Il mena la vie à grandes guides, dépensa sans compter, mangeant à la fois le vert et le sec, se ruina deux ou trois fois et trouva moyen de se relever tant bien que mal, grâce à quelques opérations heureuses.

—Enfin, à l'âge de cinquante-cinq ans, plus jeune et plus fou que jamais, il eut un duel absurde au sujet d'une marcheuse de l'Opéra, et fut tué roide d'un joli coup d'épée tout au travers du corps.

—La liquidation de ses affaires embrouillées donna tout au plus vingt mille francs.

—Voilà pour le père, arrivons au fils...

## II

—Georges venait d'atteindre sa vingtième année, continua M. de Croix-Dieu, il achevait ses études au collège Louis-le-Grand. On l'émancipa, on lui remit les quelques billets de

banque, suprême épaves de la fortune paternelle engloutie, et il se trouva sur le pavé de Paris, seul, et dans l'impérieuse nécessité de gagner sa vie...

—Mais comment ?...

—Au collège il avait eu des prix de dessin. Il se persuada qu'il aimait les arts. D'ailleurs ce qu'il entendait raconter de l'existence fantaisiste et indépendante des artistes le séduisait. Il résolut de demander à la peinture des moyens d'existence et il entra dans un atelier, mais, tout en prenant ce parti, il ne voulut point traîner au milieu des rapins son titre dédoré. Il quitta même la particule aristocratique, afin de rendre son nom tout à fait méconnaissable ; voilà comment le comte de Tréjan devint bourgeoisement Georges Tréjan.

—Vous le voyez, chère enfant, rien n'est moins romanesque, et pour rendre au vieil écusson son lustre d'autrefois il ne faut que le redorer...

—Je vous ai dit les choses telles qu'elles sont... vous en savez à présent aussi long que moi... Trouvez-vous mes explications satisfaisantes ?...

—Oui, sans le moindre doute, en ce qui concerne la famille, répondit Fanny Lambert, mais non point tout à fait en ce qui regarde l'homme...

—Questionnez-moi donc, et je répondrai de mon mieux sur ce nouveau chapitre...

—Georges a du talent, n'est-ce pas ?

—Beaucoup, et du meilleur... un talent fin, original, distingué... Ce n'est pas seulement mon avis, c'est celui de tous les connaisseurs sérieux.

—Comment expliquez-vous alors que sa réputation soit si modeste, et qu'il ne gagne avec son pinceau que des sommes insignifiantes, quand nous voyons tant d'autres artistes conquérir la vogue et faire rapidement de grandes fortunes ?

—Oh ! mon Dieu, c'est bien simple !... comme dirait Gil Pérez avec la voix que vous connaissez... Georges est paresseux avec délices, il en convenait lui-même tout à l'heure... il a dans les veines une forte dose du sang de son père... Le travail le fatigue, parce que les résultats n'en sont point immédiats et lui paraissent insuffisants... il ne sait pas compter... il aime la dépense, le luxe, le plaisir... ses besoins d'argent sont continuels, ce qui fatalement le place sous la coupe des exploiters, auxquels il ne saurait se soustraire car ils le tiennent par les avances et l'énergie lui manque pour s'imposer une détermination courageuse et pour subir la moindre privation... De là l'obscurité relative, la vie décousue, la gêne et les dettes !... Georges est une nature molle, une âme faible ; un effort, un coup d'aile suffiraient certainement pour le porter aux sommets où l'on est en vue, où tout devient facile ; cet effort, sans doute il ne le fera pas ; ce coup d'aile, il ne le donnera peut-être jamais !...

Une moue prononcée se dessina sur les lèvres de Fanny Lambert.

—Ah ça ! mais, baron... dit-elle, savez-vous que, somme toute, j'aurais là, si j'épousais Georges, un assez triste mari !... Philippe de Croix-Dieu haussa légèrement les épaules.

—Ma parole d'honneur, chère amie, vous m'étonnez ! s'écria-t-il. Qu'avez-vous donc fait de votre esprit si pénétrant ?... de votre intelligence si lucide ?...

—Mais il me semble... commença Fanny.

—Il vous semble fort mal ! interrompit le baron. Je me charge de vous démontrer en trois minutes, par des arguments sans réplique, que Georges est précisément, de point en point, le mari qu'il vous faut, et qu'on l'aurait fait faire sur commande sans le réussir aussi bien... Voulez-vous m'écouter ?

—Certes !...

—D'abord et avant tout, si vous renoncez à votre chère liberté, c'est, n'est-il pas vrai, afin de prendre un nom suffisamment sonore pour faire oublier à tout jamais celui de Fanny Lambert ? Un nom devant lequel puisse s'ouvrir à deux battants des portes aujourd'hui fermées ? Un nom qui vous classe enfin dans l'aristocratie parisienne ?...

—Sans doute, et vous le savez bien, baron, puisque c'est vous qui m'avez mis ce projet en tête...

—Dites-moi donc, je vous prie, quel nom plus beau vous pouvez rêver que celui de comtesse de Tréjan ?

—Je pourrais être duchesse ou marquise...

Philippe de Croix-Dieu eut grand-peine à comprimer un éclat de rire.

—Entre nous, chère enfant, dit-il, je crois que vous devenez un peu folle...

—Pourquoi donc?... qui m'empêche d'aspirer à tout ? il me semble que je suis jolie, que je suis jeune et que je suis riche.

—Eh ! oui, sans doute, interrompit de nouveau le baron, vous avez la beauté, vous avez la jeunesse, vous avez la fortune...

—Eh bien ?...

—Mais vous êtes Fanny Lambert... il faudrait vous en souvenir !... Oh ! ne répondez pas ! ajouta-t-il vivement en voyant rougir la jeune femme, et laissez-moi continuer... Vous voudriez être duchesse ?... C'est une fantaisie comme une autre... avez-vous un duc sous la main ?...

—Je n'en ai pas, mais on peut en trouver...

—Difficilement, je vous assure... Les ducs célibataires sont rares, et d'un placement facile... ils font prime à la Bourse du mariage... Les héritières des plus grandes fortunes de France leur sont offertes de toute part avec des millions dans chaque main, ce qui les empêcherait peut-être d'apprécier, comme il convient, les avantages d'une alliance avec vous...

—Baron, vous êtes un impertinent !

—Comme la vérité, ma chère ! J'ajouterai que la noblesse de Georges vaut assurément celle des trois quarts des maisons duciales, et que tous les ducs réunis du premier Empire ne vont pas à la cheville des Tréjan !... Donc, laissons les ducs de côté et passons aux marquis... J'ai trois marquis à vous offrir...

—Ah ! ah !... vous vous voyez bien...

—Le premier, héroïque débris des phalanges de la grande armée, a perdu le bras gauche à Wagram et la jambe droite à Waterloo... Il a quatre-vingt-neuf ans et vit de sa pension de retraite et du traitement de sa croix de commandeur de la Légion d'honneur... Vous arrangerez-vous, chère jelle, du peu qui reste de ce marquis ?

—Passons... dit Fanny Lambert en souriant.

—Mon second marquis, reprit Croix-Dieu, n'a que quarante ans... il porte un nom superbe, et, n'ayant aucun patrimoine, il travaille comme expéditionnaire dans les bureaux du Mont-de-Piété... position modeste, mais honorable...

—Que m'importe ce manque de fortune ? répliqua la jeune femme, Georges de Tréjan n'est que comte, et, lui aussi, ne possède rien...

—Laissez-moi le temps d'ajouter ceci : Le gentilhomme qui nous occupe n'a guère que quatre pieds et demi de haut, et la nature, avare d'un côté mais prodigue de l'autre, l'a gratifié d'une bosse à rendre jaloux feu Mayeux, de légendaire mémoire... Acceptez-vous la bosse avec les parchemins ?...

—Passons... passons... répéta Fanny.

—Mon troisième marquis, continua le baron, a suivi l'exemple du comte Louis, le père de Georges. Il a fondu comme lui les lingots de son héritage dans les creusets parisiens de la haute vie... mais il n'a pas eu comme lui le bon esprit de mourir à temps pour ne point survivre à sa ruine... Il a soixante ans aujourd'hui... Certaines protections influentes l'ont fait admettre aux Incurables, et, tous les deux ou trois mois, il va frapper sans la moindre vergogne à la porte de ses anciennes connaissances et quémander quelques pièces blanches pour son café et pour son tabac... Voulez-vous l'épouser ? D'avance je vous certifie que, de grand cœur, il vous fera marquise...

Fanny Lambert haussa les épaules.

—Allons, baron, dit-elle, vous vous moquez de moi ! Vos propositions ne sont pas sérieuses ?...

—Que voulez-vous, chère enfant, je fais de mon mieux... Je vous offre le seul lot de marquis qui soit à ma disposition. Est-ce ma faute s'ils sont avariés ? Vous plaît-il revenir à ma

démonstration interrompue, et me permettre de vous prouver que Georges de Tréjan est si bien fait pour vous, qu'en aucun lieu du monde vous n'avez chance de trouver mieux ?...

—Soit !

—Les journaux de racontars sont méchants... Les chroniqueurs ont la dent mauvaise... ils glosent à propos de tout, et le mariage de Fanny Lambert peut leur offrir une ample pâture... La situation particulière de notre ami Tréjan vous donnerait le moyen de réduire ces messieurs à un silence relatif... vous pourriez leur ôter la joie de narrer au public, avec toutes sortes de réticences et de sous-entendus, que vous achetez un nom et un titre, et que vous les payez deux millions...

—Et comment les en empêcher, puisqu'en disant cela ils ne diront que ce qui est vrai ?...

—Je me charge, moi, de prouver victorieusement au public que vous épousez un homme célèbre, oui, célèbre ! et plus riche que vous, car si vous avez cent mille livres de rentes, il en gagne, lui, cent cinquante...

—Vous prouverez cela, vous, baron ?

—Parfaitement bien.

—Mais, c'est faux...

—Ça aura l'air vrai...

—Comment ?...

—Il ne s'agit pour cela que d'acquérir sous main une demi-douzaine de tableaux de Georges, moyennant deux mille écus, chez les marchands de la rue Laffite... Nous les ferons passer, rue Drouot, dans une belle vente, une de ces ventes où se donne rendez-vous tout le Paris millionnaire, et le commissaire-priseur, après des enchères brûlantes, les adjugera pour le... modeste de vingt-cinq ou trente mille francs chacun...

—A qui ?

—A moi, pardieu ! Cela fera un bruit d'enfer, comme bien vous pensez ! Tous les journaux en parleront et la réputation de votre mari futur grandira de cent coudées en quelques jours ! Mais ceci n'est rien encore... autorisez Georges Tréjan à exposer au prochain salon votre portrait peint de souvenir... c'est un chef-d'œuvre, je vous l'affirme... Le succès de l'artiste sera d'autant plus vif qu'on aura fait, peu de temps auparavant, beaucoup de tapage autour de son nom... La réclame ira son train... nous userons de nos influences... Georges recevra la médaille... Il se trouvera classé, et tout Paris battra des mains en apprenant que le jeune comte de Tréjan épouse la... cause femme dont il a reproduit le visage adorable avec un talent qui touche au génie !... Que dites-vous de cela, mignonne ?...

—Je dis, baron, que vous seriez un diplomate irrésistible !... vous avez une manière bien séduisante de présenter les choses...

—J'achève ma démonstration... Vous vous révoltiez tout à l'heure contre le manque d'énergie de Georges et contre sa faiblesse morale !... ce sont justement ces défauts, à mon point de vue, qui le rendent si précieux pour vous... Etes-vous femme à subir un maître ? Non, ma chère, jamais de la vie !... Je vous sais incapable de vous soumettre à une domination quelconque... Devenue comtesse de Tréjan, vous serez reine dans votre intérieur, reine absolue... Georges pliera facilement devant vous, sans arrière-pensée de résistance, et, n'ayant point de volonté, vous lui imposerez la vôtre comme le sculpteur impose à la terre glaise l'empreinte de son doigt puissant... Libre après le mariage comme avant, il n'y aura rien de changé, si vous voulez, dans votre vie, et vous conserverez sans contrôle la disposition de votre personne et le maniement de votre fortune... Voilà ce que je vous offre, comtesse, et je mets au défi le monde entier de vous faire une offre plus belle... Parlez-moi franchement... Etes-vous convaincue ?

—Oui.

—Ainsi, vous épouserez Georges de Tréjan ?...

—Je l'épouserai.

—A merveille !... J'étais certain d'avance que cela finirait ainsi... Je vais vous apprendre maintenant quelle marche il faut suivre pour que ce mariage s'accomplisse...

—Mais, répliqua Fanny, il ne faut que consentir, ce me semble, puisque Georges, (c'est vous qui le dites), est amoureux de moi comme un fou...

—Il vous aimerait cent fois plus encore, qu'il ne vous épouserait pas si je ne n'avais préparé les voies en montrant à ce bon garçon des étoiles en plein midi. J'ai posé des jalons... le reste de la besogne est facile... vous agirez dans le sens indiqué, et je porterai le dernier coup... le coup décisif...

—Qu'aurai-je à faire ?

—Jouer une petite comédie dont vous vous acquitterez à miracle...

—Et cette comédie ?

—La voici...

### III

Ce que M. de Croix-Dieu dit à Fanny Lambert, il nous est au moins inutile de le répéter.

Nos lecteurs ne tarderont pas à connaître par ses résultats la dernière partie de l'entretien de la jeune femme et du baron.

—Est-ce bien compris ! demanda celui-ci quand il eut achevé.

—J'espère que vous n'en doutez pas... Vous me savez intelligente...

—Et sentez-vous votre rôle, comme on dit au théâtre ?

—Mon rôle ? Il est étourdissant ; mais je suis à sa taille, et je vous promets d'être aussi complète que l'était dans *Frou-Frou* cette pauvre Desclée...

—J'y compte... Quand verrez-vous Georges ?

—Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, n'est-ce pas ? Eh bien ! je le verrai ce soir même... Du moins ça dépendra de lui...

—Ici ou dans son atelier ?...

—Ici... Je me trouverai plus à l'aise étant chez moi...

—Très-bien...

—Et vous, baron, quand viendrez-vous ? Demain matin j'espère...

—Impossible... Je ne serai libre que l'après-midi... Voulez-vous m'attendre vers quatre heures ?

—C'est convenu.

—Georges déjeune après-demain chez moi et, d'après ce qui en sera passé entre vous, je saurai ce qu'il faudra lui dire... A demain, comtesse...

—A demain, baron...

Il était trois heures de l'après-midi... Un beau soleil d'hiver faisait étinceler le givre aux branches des platanes de la cour du petit hôtel. Les sabots des chevaux résonnaient sur le sol glacé de l'avenue de l'Impératrice.

M. de Croix-Dieu embrassa sur les deux joues la future comtesse de Tréjan, et quitta la rue Le Sueur en disant à son cocher :

—Rue Caumartin...

Fanny Lambert s'assit à un merveilleux bureau d'ébène, incrusté d'ivoire gravé, et écrivit un billet de quelques lignes, qu'elle remit à son valet de pied en lui donnant l'ordre de le porter rue de Laval chez Georges de Tréjan, et, si l'artiste était chez lui, de rapporter une réponse.

Ceci fait, elle abaissa sur sa figure mignonne ce voile transparent, en forme de *loup*, qui rend les jolies femmes si piquantes. Elle monta dans sa victoria, où son corps svelte disparut sous d'immenses fourrures de renard bleu rapportées de Russie et valant une vingtaine de mille francs, puis elle partit pour le Bois.

Georges Tréjan, moins disposé que jamais à se mettre au travail, allait sortir pour tuer le temps sans trop savoir où il irait, lorsque Valentin lui remit une petite enveloppe qu'un valet de pied venait d'apporter. L'artiste crut sentir l'étincelle d'une pile de Volta fortement chargée lui traverser le cerveau quand il reconnut l'écriture élégante et fine de l'adresse, aussi bien que l'odeur pénétrante de l'opoponax qui s'échappait du papier parfumé.

Son cœur se mit à battre d'une façon tout à fait incohérente,

et, avant de rompre le pli il appuya pieusement ses lèvres sur les jolies pattes de mouche tracées par la main de Fanny.

Puis il déchira l'enveloppe et dévora les lignes suivantes :  
"Vous allez sans doute, cher artiste, me trouver bien indiscret, mais j'ai grand besoin de vos conseils..."

"Il s'agit de la décoration de certain boudoir que je médite et dont je voudrais faire une merveille originale..."

"Pour être sûr d'atteindre mon but, à qui m'adresser ? A vous. C'est votre faute et non la mienne, car votre gracieuse bienveillance me donne l'idée d'abuser de vous..."

"Ne me refusez point votre aide ! Il me faudrait renoncer à mon boudoir, et vrai, là, ce serait dommage..."

"Voulez-vous être très-aimable ? Oui, n'est-ce pas ? Et bien ! si vos affaires ou vos plaisirs vous en laissent le temps, venez ce soir, à neuf heures, prendre une tasse de thé avec moi..."

"Ma porte sera fermée pour tout le monde, excepté pour vous."  
"FANNY LAMBERT."

Georges achevait à peine sa lecture, lorsque Valentin rouvrit la porte de l'atelier et montra sa tête pointue :

—Je n'ai pas pensé à prévenir monsieur... fit-il.

—Me prévenir de quoi, imbécile ?

—Le valet de pied est là, dans l'antichambre... Il attend... Monsieur fera-t-il une réponse ?

—Je vais écrire... répliqua vivement l'artiste.

Écrire !... c'était bientôt dit, mais point facile à faire...

Comment glisser discrètement dans un billet improvisé une suffisante dose d'esprit, mêlé d'amour contenu ?

Être spirituel et passionné, le tout en quatre lignes, la tâche devait sembler lourde à Georges, surtout quand une émotion vive lui paralysait le cerveau.

Il déchira deux ou trois brouillons, et, renonçant au style, prit le parti de tracer simplement ces quelques mots qui ne demandaient point un effort de génie :

"Ce soir, comme toujours, c'est à vous, madame, absolument à vous."

Et il signa.

D'où venaient le trouble et l'émotion du jeune homme ?

Est-ce à dire qu'il fût, en réalité, éperdument épris de Fanny Lambert ?

Nous ne le croyons pas, et quelques heures auparavant, nous le savons, il ne le croyait pas plus que nous qui l'avons entendu s'interroger à cet égard et se répondre à peu près négativement ; mais les affirmations si nettes, si positives, si catégoriques du baron de Croix-Dieu avaient produit cet effet bizarre de persuader à l'artiste qu'il s'était trompé jusqu'alors sur la nature de ses sentiments, et qu'il avait pris mal à propos une grande passion pour un caprice.

En réalité, si Georges n'était pas encore amoureux comme un fou, il allait le devenir.

Seulement, tant est grande la dose de fatuité inhérente à la nature masculine, Tréjan, malgré le vif enthousiasme du baron de Croix-Dieu pour les vertus de la jeune femme qu'il proclamait honnête entre les plus honnêtes, ne se sentait en aucune façon convaincu que sa passion fut sans espoir.

Il ne songeait plus à sortir.

Il passa le reste de la journée comme une âme en peine, allant et venant de sa chambre à coucher à son atelier, regardant de minute en minute le cadran du *coucou* de la Forêt-Noire, et se figurant que les rouages étaient détraqués, tant les aiguilles lui semblaient avancer avec lenteur.

Qu'il paraisse rapide ou boiteux, aurait dit Calino, le temps marche d'un pas égal. Les heures s'écoulèrent. La nuit vint.

Georges aurait sans doute oublié de dîner si Valentin n'avait pris soin de lui rappeler, en dressant la table, que les préoccupations amoureuses sont une nourriture insuffisante.

L'artiste mangea donc, par habitude, mais pour la première fois de sa vie peut-être il ne prit pas garde à ce qu'il mangeait, et il acheva la terrine de grives de Montélimart avec une aussi profonde indifférence que s'il avait eu sur son assiette ce mets un peu vulgaire qu'on appelle un *haricot de mouton*, quoique les haricots n'y brillent que par leur absence, et que

les modernes restaurateurs ont baptisé, pourquoi ? du nom de *Navarin* !

L'heure du rendez-vous approchait. Le moment était venu pour Tréjan de songer à sa toilette.

Il s'absorba tout entier dans cette occupation importante, et ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à mettre en relief son élégance naturelle.

L'arrière-pensée d'une bonne fortune, sinon probable du moins possible, lui inspira ces raffinement de coquetterie voluptueuse familiers aux femmes qui, par état ou vocation, veulent ajouter chaque jour une page nouvelle au livre de leurs victoires et conquêtes.

Il inonda sa barbe soyeuse d'une essence aux parfums subtils. Il choisit, parmi les sachets odorants, son linge le plus fin. Il arrangea ses cheveux châtain avec un art qu'aucun coiffeur n'aurait pu surpasser. Il donna à ses moustaches blondes une courbe des plus conquérantes...

Un pantalon noir, presque collant, dessina sa jambe dont les ténoirs les mieux appréciés dans les boudoirs auraient été jaloux.

Un gilet à un seul bouton découvrit tout entier le plastron éblouissant de sa chemise, bombant sur la poitrine et fermée par trois petits boutons de corail rose. Un ruban de soie, large tout au plus d'un centimètre, se noua sous le col rabattu qui laissait à découvert son cou d'un galbe parfait.

Ces préparatifs achevés Tréjan, plaçant des bougies sur des chaises à la droite et à la gauche de son armoire à glace, se passa en revue de la tête aux pieds et s'avoua, avec un sourire, qu'il était véritablement très-beau.

Il n'y avait d'ailleurs dans cet a. e. u. ni illusion ni amour-propre exagéré.

La personne toute entière du gentilhomme artiste offrait un type de beauté masculine vigoureuse et fine à la fois, qui n'aurait pas semblé moins correct sous le costume négatif du Bacchus indien que sous l'habit noir du gommeux arborant un gardénia à boutonnière.

—Si je ne lui plais pas, qui lui plaira ? se demanda Georges absolument satisfait de son examen.

Puis il ajouta :

—Mais je lui plairai...

Le quart après huit heures sonna.

Valentin reçut l'ordre d'aller chercher un coupé de régie à la prochaine remise, et le cocher, sous l'influence de la promesse d'un large pourboire, dirigea son cheval au grand travers les hauteurs des Champs-Élysées.

Si le cœur de Georges battait au moment où Valentin lui avait remis la lettre de Fanny Lambert, il battait bien autrement fort quand le coupé le déposa, rue Le Sueur, à la grille du petit hôtel dont jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait franchi le seuil.

Il sonna d'une main que la fièvre faisait trembler.

La petite porte voisine s'ouvrit. Georges se trouva dans la cour que deux candélabres à gaz, placés de chaque côté du perron, éclairaient à giorno.

—Madame ne reçoit pas, dit le concierge, en saluant le nouveau venu.

—Madame m'attend, répliqua l'artiste.

Le concierge avait sa consigne. Il s'effaça en saluant de nouveau, et un coup de timbre résonna pour annoncer le visiteur.

La porte vitrée fut ouverte par le grand valet de pied, et Georges entra dans le vestibule. La femme de chambre, laide mais coquette, apparut aussitôt.

—C'est à monsieur que madame a écrit ? demanda-t-elle avec un sourire qui parut de bon augure à l'artiste.

—C'est à moi, fit-il.

—Monsieur veut-il me suivre ?...

Tréjan, conduit par son guide féminin, traversa le salon chinois et le salon Louis XVI, trop ému pour accorder son attention aux merveilles prodiguées dans ces deux pièces.

La femme de chambre ouvrit la porte du dernier salon, celui où Fanny Lambert avait reçu le baron de Croix-Dieu.

—Madame est là... dit-elle. Monsieur veut-il entrer ?... Le jeune homme ébloui, fasciné, chancelant, s'arrêta.

#### IV

Nous avons laissé Philippe de Croix-Dieu quittant l'hôtel de Fanny Lambert, en donnant l'ordre de toucher rue Caumartin.

A l'extrémité de l'avenue de Friedland, et comme le step-per irlandais allait filer le long du boulevard Haussmann pour gagner la rue de la Pépinière, le baron fit jouer dans leurs rainures les glaces du devant de son coupé et dit :

—James ?...

—Monsieur le baron ? demanda le cocher anglais en se retournant à demi.

—Descendez le faubourg Saint-Honoré et, un peu après la place Beauveuu, ralentissez l'allure de Stop.

—Oui, monsieur le baron.

Le trotteur prit à droite, descendit comme la foudre le faubourg, et à l'endroit indiqué se mit au pas, bien malgré lui, faisant sonner sa gourmette et s'encapuchonnant sous le mors comme un cheval russe.

Au moment où la légère voiture allait passer devant l'un des plus beaux hôtels de cette rue si riche en demeures aristocratiques, une haute porte cochère s'ouvrit pour laisser sortir un coupé à huit ressorts d'un style et d'une tenue princiers, attelé de deux chevaux bais, trois quarts de sang, de la plus grande taille, dont les formes irréprochables, les brillantes actions et le dressage merveilleusement confirmé faisaient l'admiration des habitués du tour du lac. Sur le siège drapé un cocher énorme, en perruque à trois marteaux poudrés à frimas, couvert de fourrures et coiffé d'un tricorne galonné, maniait ses guides et son fouet avec une prestance magistrale et une dignité imposante. Deux gigantesques valets de pied, non moins poudrés, non moins fourrés que l'automédon, et non moins convaincus que lui de l'importance de leur mission, se tenaient debout derrière la voiture et se soutenaient aux étrivières. Sur le drap de la housse et sur les panneaux du coupé s'accolaient des écussons, timbrés de la couronne de vicomte.

Un adepte de la science héraldique (et par le temps qui court ils sont rares !) aurait, en regardant ces écussons, nommé le maître du splendide équipage, car les doubles armes étaient les blasons historiques des Grandlieu et des Randal.

Un beau vieillard à cheveux blancs, une toute jeune femme, adorablement jolie et qui semblait sa fille, occupaient l'intérieur du coupé.

Ce vieillard, Armand Roger, vicomte de Grandlieu, nous l'avons vu, vingt-deux ans auparavant, gravir l'escalier boueux de la maison sinistre du boulevard des Batignolles, et franchir le seuil du logis de madame Angot, pour recevoir le dernier soufle et la suprême prière de Clotilde de Maucombe, comtesse de Randal...

Cette jeune femme, Germaine de Randal, vicomtesse de Grandlieu, nous l'avons vue naissant, dans cette même demeure où naissait le fils de Henriette d'Auberive, et, peu d'heures après sa naissance, nous avons vu mourir sa mère.

Comment Germaine, âgée de vingt-deux ans à peine, était-elle devenue la femme de M. de Grandlieu qui en comptait, lui, soixante-sept ? voilà ce que nous apprendrons bientôt à nos lecteurs.

A l'instant précis où le coupé à huit ressorts croisait la voiture du baron de Croix-Dieu, ce dernier se pencha à la portière et salua très bas.

M. de Grandlieu lui rendit son salut, avec une politesse froide, avec une réserve manifeste.

Cette nuance, parfaitement accusée, n'échappa point au baron qui fronça le sourcil ; mais presque aussitôt il secoua la tête comme pour chasser ce nuage passager, et un sourire d'une indéfinissable expression crispa ses lèvres quand il vit, à gauche, stationnant le long du trottoir de l'autre côté

de la rue, en face de l'hôtel de Grandlieu, un petit coupé brun, attelé de doubles poneys gris de fer très corsé, et portant sur ses panneaux un S. et un R. enlacés, surmontés d'une couronne de marquis.

Un tout jeune homme brun et pâle, aux yeux gris, aux cheveux noirs ondes, assis dans ce coupé, se penchait au dehors et suivait d'un œil avide l'équipage de M. de Grandlieu qui s'éloignait rapidement et qui, tournant à gauche pour gagner les Champs-Élysées, disparut au bout de quelques secondes.

Le jeune homme aperçut alors le baron qui le regardait avec cette indéfinissable sourire dont nous avons parlé quelques lignes plus haut.

Il rougit ainsi qu'une jeune fille surprise en flagrant délit de billet doux clandestin, et son premier mouvement fut de se jeter en arrière. Mais à quoi bon, puisque M. de Croix-Dieu l'avait reconnu ?

Il prit son parti de bonne grâce, sourit à son tour, salua de la main et dit un mot à son cocher qui fit un appel de la langue.

Les poneys pointèrent et prirent au grand trot la direction des Champs-Élysées.

— Parfait ! murmura le baron. Jamais terrain ne fut mieux préparé... Pour peu que le semeur soit habile, la récolte doit être belle... James, ajouta-t-il tout haut, rendez la main.

Le stepper fila, et au bout de trois minutes s'arrêta devant une grande et belle maison de la rue Saumartin.

M. de Croix-Dieu mit pied à terre, répondit par un petit signe de tête pleine de condescendance bienveillante au salut respectueux du concierge et, tout en posant la main sur le bouton de cristal de la porte vitrée qui fermait la cage de l'escalier, demanda :

— Madame est chez elle ?

— Oui, monsieur le baron...

— Et M. Octave ?

— Nous ne l'avions pas vu depuis deux jours, mais il est rentré ce matin... il avait bien mauvaise mine... Pauvre M. Octave, je crois qu'il s'en va ! quel dommage, un si parfait jeune homme... pas fier... généreux, et tout... Si monsieur le baron, qui est pour lui comme un père, voulait lui donner quelques bons conseils...

— Je lui en donne, c'est mon devoir... il ne les suit pas, c'est son métier... répliqua M. de Croix-Dieu qui daignait parfois, à ses heures et pour des raisons à lui connues, se familiariser avec les subalternes ; que voulez-vous, il faut que jeunesse se passe !

Puis, gravissant les marches d'un escalier recouvert d'un tapis de moquette écarlate, il monta jusqu'au premier étage et fit halte devant une porte de velours à passementeries de soie et à clous d'or, derrière laquelle se trouvait une seconde porte en ébène, incrustée de cuivre comme les panneaux d'un meuble de Boule.

Il sonna.

Un valet de chambre, tout de noir vêtu, l'introduisit avec un empressement discret.

— Bonjour, Dominique, bonjour... dit M. de Croix-Dieu. Madame est visible, je pense...

— Pour monsieur le baron, toujours... Monsieur le baron trouvera madame dans le petit salon jaune... et voici un mot de M. Octave pour monsieur le baron... répondit le valet de chambre en débarrassant de son paletot le nouveau venu.

En même temps, sur le plateau d'argent destiné à recevoir les cartes de visite, il présentait au visiteur un billet plié en triangle et fixé avec une épingle.

M. de Croix-Dieu enleva l'épingle, défit le pli et lut les lignes suivantes :

« Ah ça ! voyons, baron de mon cœur, ce n'est pas sérieux, hein ? Vous devenez un homme impossible ! Parole d'honneur, c'est insensé !

« On veut vous voir, on va chez vous, et, comme feu madame Benolton, on vous trouve toujours sorti... On vous attend

dans les bons endroits et vous n'y brillez que par votre absence...

« Nous avons fait cette nuit, chez Reine, un petit bac de santé qui avait du style ! On vous espérait, on vous attendait, et roint de baron ! ça manque de galbe !

« J'ai absolument besoin de cinq minutes de dialogue avec vous, mon excellent hon... Si vous venez chez maman tantôt, ce qui est bien vraisemblable, car vous êtes de fondation chez maman, vous savez, baron, comme les neubles, soyez gentil plus qu'un amour et franchissez mon seuil... je ne sortirai qu'à sept heures, pour aller dîner au cabaret... il ne faut pas le dire à maman...

« Elle m'a fait ce matin, maman, une petite scène qui se portait bien ! oh ! là ! là ! mes enfants, quel rasoir ! heureusement que dans onze mois et dix-sept jours je serai majeur !... c'est ça, une veine ! mais savez-vous qu'elle complotte, maman, de me coller un conseil judiciaire le matin même du propre jour de ma majorité ! c'est moi qui la trouverais mauvaise ! je compte absolument sur vous pour me dépêtrer de ce guépier. Les millions de feu papa moisissent à la Banque, vous comprenez que je tiens énormément à leur donner la clef des champs !

« Si on ne vous voit pas tantôt dans la cassine maternelle, Dominique vous portera ce griffonnage. Un rendez-vous, pour l'amour de Dieu, ou, ce qui vaudrait mieux, venez au restaurant... Vous savez que j'y suis tout le temps...

« Baron de mon cœur, à vous,

« OCTAVE »

M. de Croix-Dieu, ayant achevé sa lecture, mit en souriant le billet dans sa poche.

— Y a-t-il une réponse, monsieur le baron ? demanda le valet de chambre,

— Oui. Dites à M. Octave qu'en quittant madame Gavard j'entrerai chez lui... Comment va-t-il, ce cher enfant ?

Le valet de chambre secoua la tête.

— Ah ! monsieur le baron, répliqua-t-il mon jeune maître me fait l'effet de filer un bien vilain coton...

— De quelle façon l'entendez-vous, Dominique ?...

— Dame ! monsieur le baron, la chandelle s'use vite quand on la brûle par les deux bouts !... à l'âge de monsieur Octave, il faut se ménager, c'est connu... « *Qui veut voyage loin, ménage sa monture !* » C'est un proverbe qui le dit. Or, M. Octave ne ménage pas la sienne... Il passe ses nuits à jouer, à souper ou à faire cent cascades !... Sauf le respect que je dois à monsieur le baron, il mène une vie de polichinelle !... Du jour au lendemain il change, que c'est une pitié ! il n'a plus que le souffle ! un fils unique... et tant de millions ! S'il vient à mourir, quel malheur ! A la place de madame, je serais bien tourmentée...

— Vous êtes un bon serviteur, Dominique, et j'apprécie votre attachement à vos maîtres... Rassurez-vous, cependant... M. Octave, sans doute, aime un peu trop le plaisir, mais, sous son apparence frêle, il est de constitution vigoureuse... il se tirera d'affaire très-bien, et plus tard, quand il aura jeté ses gourmes, vous le verrez devenir gros et gras et prendre une santé florissante !...

— Dieu le veuille, monsieur le baron !

— Eh ! Dominique, il faut que jeunesse se passe !

Après avoir, pour la seconde fois depuis cinq minutes, formulé ce vieil aphorisme, M. de Croix-Dieu quitta l'antichambre, traversa d'un pas leste, la mine joyeuse et se frottant les mains, un vaste salon décoré et meublé avec un luxe trop bruyant et une richesse étalée trop visiblement et, soulevant une portière de soie brodée d'or, frappa doucement trois petits coups à une porte blanche couverte de peintures et de dorures.

— Entrez... répondit une voix de femme.

Le baron ouvrit la porte, souleva une seconde portière, et se trouva dans un deuxième salon de moyenne grandeur, ou plutôt dans un boudoir d'un éclat aveuglant car il était tendu, murailles et plafond, de satin bouton d'or capitonné.

Semblables étaient les rideaux. Une étoffe pareille couvrait les meubles et habillait la cheminée. Des miroirs de Venise,

encadrés de cristal et d'étain, réfléchissaient cette couleur éclatante et se renvoyaient des éclairs dorés. On eût dit une avalanche de pièces d'or à peine échappées des balanciers de la Monnaie et ruisselant de toutes parts.

Pelotonné dans une large chauffeuse au coin d'un feu clair, une jolie femme lisait une brochure qu'elle laissa tomber en poussant un petit cri de joie, quand elle vit entrer le baron.

Cette jolie femme, (avons-nous besoin de l'affirmer après avoir écrit rapidement la pièce qui lui servait de cadre), avait le teint mat et doré d'une créole, de grands yeux d'un noir velouté et des cheveux d'un noir bleuâtre, son visage ovale et régulier, aux traits d'une correction classique, offrait une expression résolue et presque dure. Le front, un peu bas, disait la volonté poussée jusqu'à l'entêtement. Les lèvres rouges et charnues, les prunelles profondes et voilées par de longs cils, les ailes du nez, mobiles et se gonflant à chaque aspiration, offraient les indices d'une nature sensuelle et passionnée.

Telle était madame Blanche Gavard, veuve d'un industriel haut ou dix fois millionnaire. On lui aurait donné trente ans à peine.

Elle en avait, en réalité, un peu plus de quarante.

## V

Ces huit lustres, accumulés sur la tête brune de madame Gavard, ne l'empêchaient point d'être charmante.

On ne pouvait appliquer ce funeste éloge : *C'est une femme bien conservée !* Elle était absolument jolie ; elle était vraiment jeune. Pas une ride ne flétrissait l'épiderme nacré de ses tempes. Pas un fil d'argent ne se mêlait aux nattes soyeuses de son épaisse chevelure. Sa beauté ne devait rien à l'art savant du maquillage et ne craignait point le grand jour.

Si madame Gavard s'était montrée dans les salons ou au théâtre avec son fils Octave, on l'aurait prise certainement, non pour la mère, mais pour la sœur du jeune homme.

Hâtons-nous d'ajouter que pour rien au monde la brillante et égoïste coquette n'aurait consenti à donner le bras en public à ce grand garçon dont les vingt ans lui semblaient infliger un démenti brutal à sa beauté presque printannière.

En outre, pour une foule de motifs que nous ne tarderons pas à connaître, ses sentiments de tendresse maternelle ne comportaient point, tant s'en faut, des développements exagérés.

—Chère madame, dit M. de Croix-Dieu en saluant avec une correction cérémonieuse, je ne vous demande pas de vos nouvelles... Votre rayonnante beauté, votre fraîcheur que rien n'altère, me répondent pour vous d'avance...

—Nous sommes absolument seuls et personne ne peut nous entendre... répliqua la jolie veuve, ainsi, baron, trêve de banalités...

—Alors, mon cher amour, bonjour... fit le visiteur avec un sourire, en se penchant pour appuyer ses lèvres sur les ondes soyeuses des cheveux de madame Gavard.

Celle-ci détourna vivement la tête avec un froncement de sourcils accompagné d'une petite moue.

—Qu'y a-t-il ? reprit le baron. Vous me tenez rigueur, ma brune Blanchette !... Et pourquoi ?... Aurais-je, sans le savoir, commis quelque méfait ?

—Vous n'êtes pas venu hier, baron ! Qui vous empêchait ? demanda madame Gavard.

—Hier, je n'étais pas à Paris...

—Où étiez-vous ?

—A Saint-Germain.

—Et qu'avez-vous à faire à Saint-Germain, s'il vous plaît ?

—Je courais un chevreuil en forêt...

—Bien vrai ?

—J'ai mes témoins... Nous étions cinq chasseurs, parmi lesquels M. de Crodon et le marquis André de San-Rémo, que vous connaissez l'un et l'autre...

—Ainsi, baron, point d'infidélité sous roche ?... nulle intrigue... rien de suspect ?...

—Vous m'avez soupçonné ?

—Un peu, je l'avoue... et même beaucoup... Que voulez-vous, je suis jalouse...

—Vous m'aimez donc ?

—Je vous adore, et vous en êtes sûr...

—Vous m'aimez autant qu'autrefois ?

—Cent fois plus !... Je n'ai qu'un rêve !

—Pourquoi ne le réalisez-vous pas à l'instant ? Pourquoi ne consentez-vous pas à vous appeler, dans onze jours, la baronne Philippe de Croix-Dieu ?

Madame Gavard haussa légèrement ses belles épaules.

—Vous le savez aussi bien que moi... dit-elle. En me mariant je perdrais la tutelle d'Octave, tutelle que je prétends, pour les meilleures raisons du monde, conserver jusqu'au dernier jour ! C'est bien assez que M. Gavard m'ait dépouillée indignement de ma part légitime d'une fortune acquise grâce à moi, sans commettre l'insigne folie de renoncer aux revenus dont j'ai la jouissance jusqu'au jour de la majorité de mon fils ! Je serai votre femme dans un an...

M. de Croix-Dieu poussa un soupir.

—Un an ! murmura-t-il, que c'est long !

La jolie veuve haussa de nouveau les épaules, mais cette fois en souriant.

—De quoi vous plaignez-vous, baron ? répliqua-t-elle en accompagnant ces paroles d'un coup d'œil qui en disait long, il me semble que je suis bonne, un peu plus même qu'il ne faudrait, et, si le temps vous paraît long, en vérité ce n'est pas ma faute !... Ne soupirez donc plus, ou je vous reprends la clef mignonne que j'ai quelques remords de vous avoir donnée.

Philippe de Croix-Dieu regarda madame Gavard avec douceur et tendresse.

—Oui... balbutia-t-elle, aimez-moi bien... Consolerez-moi... j'ai besoin d'être aimée et d'être consolée...

—Consolée, dites-vous... et de quoi ?... Vous avez du chagrin, chère Blanche ?

—Oui, j'en ai... et beaucoup...

—D'où vous vient-il ?

—D'Octave.

—Encore !

—Toujours, hélas !

—Qu'a-t-il fait, ce méchant garçon ?

—Ce qu'il fait sans cesse !... d'odieuses sottises !... d'ineptes folies !... il ruine sa santé, il use sa vie, il compromet son avenir, il met ma bourse au pillage...

—Vous voulez dire la sienne.

—Non, car étant mineur il ne possède rien...

—Sans doute, mais avant un an il possèdera six millions...

—Qui couleront dans ses mains comme de l'eau !... qui se fondront comme les premières neiges au soleil !... Et pourquoi, grand Dieu ?... et pour qui ?... Quelles indignes créatures se disputeront les épaves de cette splendide fortune, dont les trois quarts au moins auraient dû m'appartenir !... Ah ! Philippe, à cette pensée mon cœur se soulève de colère et de dégoût !... Habitée comme je suis à la grande vie des millionnaires, je serai presque pauvre, moi, tandis que mon fils sèmera les billets de banque et l'or dans les boudoirs déshonorés... dans les tripots déshonorants !...

Ainsi qu'il arrive toujours en pareille occurrence, madame Gavard s'exaltait en parlant, et des flammes jaillissaient de ses grands yeux en même temps que des larmes coulaient sur ses joues.

Le baron lui dit :

—Chère bien-aimée, calmez-vous, je vous en supplie... Octave est coupable, à coup sûr, mais je plaide pour lui les circonstances atténuantes...

—Lesquelles ? demanda la veuve.

—Les entraînements de son âge... La contagion du mauvais exemple... Presque tous les jeunes gens, dans une position semblable à la sienne, agissent comme lui...

—Presque tous, dites-vous !... C'est faux !... interrompit violemment madame Gavard, il en est, et j'en connais, chez

qui la démença a des bornes !... chez qui la certitude des millions à venir n'exclut point l'amour du travail, n'éteint pas le sentiment de la dignité !... Où irions-nous, mon Dieu ! si l'argent tuait l'intelligence en étouffant le cœur ?... Octave est une exception, je vous l'affirme... une exception parmi les pires !...

—Voyons, d'où vous vient aujourd'hui cette indignation débordante ?... il y a quelque chose de nouveau, n'est-ce pas ?

—Octave, vous le savez sans doute, répondit madame Gavard, est tombé dans les griffes d'une abominable drôlesse... ah ! tenez, vous autres hommes, vous vous ressemblez tous !... Une femme, pour vous plaire, n'a besoin que d'être à vendre et de s'être vendue beaucoup !...

Philippe de Croix-Dieu lui dit avec un sourire mélancolique :

—En ce qui me concerne, chère Blanche, le reproche est tellement injuste, et vous le savez si bien vous-même, que je me garderai d'y répondre !... Au temps où mon cœur était libre, les vénales tendresses et les caresses banales n'ont jamais eu d'attrait pour moi... jugez donc, aujourd'hui que ce cœur est à vous !...

Ces douces et tendres paroles calmèrent un peu la jolie veuve.

—Oui, c'est vrai, fit-elle, j'avais tort... Philippe, mon ami, pardonnez-moi !... que voulez-vous, je suis nerveuse... je deviens méchante... je souffre...

—Enfin, voyons, qu'est-il arrivé ?...

—Octave passe sa vie je ne sais où.

—C'est fâcheux, j'en conviens, mais enfin Octave n'est, grâce à Dieu, ni marié ni père de famille...

—Attendez donc !... Je n'ai pas tout dit !... Depuis trois jours ce méchant fils n'avait point mis les pieds chez moi... Il est venu ce matin... hélas !

—Eh bien ?...

—Sans doute il sortait d'une orgie... il était pâle, défait, bégayant, ivre peut-être... il avait l'air d'un mort en toilette de bal et en rupture de cimetièrre... il n'a fait peur... il m'a fait mal... il voulait de l'argent...

—Bien entendu... murmura le baron.

—Je lui donne trois mille francs par mois, vous le savez, et c'est énorme...

—Pas déjà tant !... Songez qu'il a six millions !

—Il ne les a point, puisqu'il est minier.

—C'est juste.

—Cette grosse somme, naturellement, lui semble insuffisante avec de telles mœurs !... Il emprunte de toutes mains. Il entasse dettes sur dettes... Les factures pleuvent ici...

—Les payez-vous ?...

—Que Dieu m'en garde !...

—Alors, laissez pleuvoir...

—Il faut croire qu'en ce moment messieurs les usuriers font relâche, puisque Octave s'adressait à moi...

—Pour un chiffre imposant ?

—Cinq mille francs.

—Vous les avez donnés ?

—Jamais !...

—Eh bien, alors ?... il me semble, chère Blanche, que le plus mécontent des deux ce devait être lui !...

—C'est que vous ne savez pas la fin, et voici d'où vient ma colère : *Tu ne peux pas me refuser !* s'est écrié le malheureux fou. *Songe qu'il s'agit d'un engagement sacré !... d'un engagement d'honneur !... Je croyais à une dette de jeu !... Octave a continué, sans même se douter qu'il insultait sa mère : Reine Grandchamp m'a fait crédit... Je lui dois son nois... Tu comprends ça, maman ; si j'abusais de la confiance de ce pauvre bébé, je serais un malhonnête homme, un palloquet, un vrai filou... Allons, maman, ouvre ta caisse !... Que pensez-vous de cela, baron ?*

—Dame ! je conviens que c'est un peu raide !... Qu'avez-vous fait ?

—J'ai mis monsieur mon fils à la porte.

—De la maison ?...

—Non, car malheureusement la maison est à lui, mais de ma chambre !... Ah ! je suis une mère bien à plaindre !... Ne pourrais-je faire enfermer ce déplorable enfant ?...

—Je n'en vois pas le moyen, chère Blanche, et d'ailleurs, à quoi bon ?...

—Mais, à le sauver de lui-même... à l'arracher des mains de sa coquine...

—Il y retomberait dans un an...

—Eh bien ! pendant un an du moins, j'échapperais à la publicité bruyante et flétrissante dont il entoure son nom, qui est le mien... Cet insensé est le triste héros des racontars de petits journaux... et, comme si ses propres folies ne suffisaient point, on met sur son compte celles des autres... on en invente même au besoin... C'est ridicule et c'est odieux !...

—Changez de nom, ma bien-aimée... La baronne Philippe de Croix-Dieu aura le droit de ne plus rougir des sottises d'Octave Gavard !...

## VI

Madame Blanche Gavard, femme pratique et positive s'il en fut, répondit, ainsi qu'elle l'avait déjà fait, qu'elle prétendait conserver jusqu'au bout la tutelle légale de son fils et la jouissance des trois cent mille livres de rentes du mineur.

—Depuis deux ans que je suis veuve ajouta-t-elle, j'ai mis cent mille écus de côté, bien que vivant très-largement... J'y joindrai cette année pour le moins deux cent mille francs... J'en avais trois cent mille en épousant M. Gavard ; bref, quand je deviendrai votre femme, je ne serai pas tout à fait riche, c'est certain, mais non plus tout à fait pauvre...

—Eh ! s'écria M. de Croix-Dieu avec un entraînement superbe que m'importe cela ?

—Oui, fit la jolie veuve en souriant, je sais que cela vous importe peu, mon ami, car vous joignez à une grande fortune un désintéressement non moins grand !

—Est-ce un mérite ? je n'aime que vous ! tout ce qui n'est pas vous m'est égal !

—Alors vous valez mieux que moi, car, il faut bien que j'en convienne, j'aime l'argent, je l'aime beaucoup, non pour lui-même, mais pour les mille jouissances du luxe, pour les mille raffinements de la haute vie qu'il procure et dont je ne saurais me passer... Ah ! si j'avais ces six millions qu'Octave laissera dévorer par tous les intrigants et par toutes les drôlesses de Paris, nous ferions de belles choses !

—Nous les ferons sans cela, chère Blanche... moins largement, mais très-bien encore...

—Oh ! ces six millions ! ces six millions ! répéta la veuve.

—N'y pensez plus...

—Je ne peux pas ! S'ils allaient du moins en bonnes mains, j'en prendrais mon parti peut-être... mais vous savez ce qu'ils deviendront ! hélas ! et moi aussi je le sais ! J'ai consulté mon notaire et mon avoué... je ferai mon devoir jusqu'au bout... je tenterai de protéger contre sa propre folie le malheureux enfant... S'il ne s'amende avant une année, je provoquerai la réunion d'un conseil de famille dont vous ferez partie, et monsieur mon fils sera bien et dûment pourvu d'un conseil judiciaire dès le matin du jour de sa majorité... Prévenez-le de cela, Philippe, je vous en supplie ; dites-lui bien de prendre au sérieux une détermination absolument arrêtée chez moi, et que sa conduite future pourrait seule modifier... Faites-lui comprendre que s'il ne veut, dans un an, tomber sous une tutelle bien autrement sévère que la mienne, il doit dès à présent, sans retard, aujourd'hui plutôt que demain, renoncer à des habitudes funestes, à des fréquentations honteuses où il laisserait sa fortune, sa considération, sa vie même, car, vous le voyez, il se tue...

Madame Gavard s'interrompit et poussa un long soupir.

—Ah ! reprit-elle, ensuite comme il faut que je sois bonne mère pour agir ainsi que je fais, car enfin, si Octave mourait avant d'être majeur, j'hériterais de six millions ! Six millions ! Mais, Dieu m'en est témoin, cette pensée hideuse ne m'est jamais venue !

Un éclair s'alluma dans les prunelles du baron et s'éteignit presque aussitôt.

—Que Dieu nous garde de la mort d'Octave ! murmura-t-il d'une voix altérée... il me faudrait abandonner le rêve unique de ma vie !... il me faudrait dire à mon plus cher espoir un éternel adieu ! je ne vous épouserai pas...

—Pourquoi donc ? demanda vivement la belle veuve.

—Parce que vous seriez trop riche !

—A mon tour de vous dire : Qu'importe ?

—Ah ! chère Blanche, je connais le monde !... il voudrait voir dans un mariage tout d'amour une spéculation odieuse ! il m'accuserait de vendre mon nom, et, comme je tiens à l'honneur plus qu'à tout, plus qu'au bonheur même, je devrais renoncer à vous...

Madame Gavard écoutait et regardait le baron avec une admiration qu'elle ne cherchait point à dissimuler, et, saisie d'un transport soudain d'enthousiasme, elle se jeta de nouveau dans ses bras en s'écriant :

—Tenez, voyez-vous, Philippe, des hommes pareils à vous, le bon Dieu n'en fait plus, et plutôt que de renoncer à porter votre nom, si j'héritais d'Octave je donnerais les millions aux pauvres !

L'entretien du chevaleresque baron et de la jolie veuve se prolongea quelque temps encore, puis Philippe prit congé en promettant de ne point menager les bons conseils au fils prodigue.

Dans l'antichambre il retrouva le domestique avec lequel il avait échangé quelques mots au moment de son arrivée.

—Eh bien ! Dominique, lui demanda-t-il, avez-vous prévenu de ma visite Octave ?

—Non, monsieur le baron...

—Et pourquoi ?

—J'ai frappé deux fois à sa porte... il n'a pas répondu, et comme sans aucun doute il dort, étant rentré moulu de fatigue, je n'ai point osé le réveiller...

—Je m'annoncerai donc moi-même... Montrez-moi seulement le chemin...

L'appartement d'Octave, qu'un couloir réunis à celui de sa mère et qu'un escalier dérobé rendait indépendant en le mettant en communication avec le rez-de-chaussée, était un véritable appartement de garçon, composé d'une antichambre, d'un petit salon pouvant servir de cabinet de travail ou de fumeur, et d'un grand cabinet de toilette.

Dominique ouvrit la première porte et abandonna Philippe de Croix-Dieu à lui-même en lui disant :

—Monsieur le baron, la chambre à coucher est au fond...

Le visiteur explora d'un coup d'œil le salon, meublé d'une façon simple et presque sévère.

Une demi-douzaine de chauffeuses et un grand divan, recouverts de maroquin fauve, constituaient tout le mobilier, avec un bureau de chêne sculpté et un séchoir à cigares.

Le bureau supportait ce qu'il faut pour écrire (comme disent les brochures de vaudevilles), et deux boîtes de pistolets de tir, très-riches.

Sur la boiserie grise on voyait quelques portraits de chevaux de courses, des cravaches, des mors de bride, des trophées de plastrons, de masques et de gants d'escrime.

L'ensemble de ces choses était correct, bien tenu, triste et froid, comme l'est presque toujours une pièce qu'on traverse rarement et qu'on n'habite jamais.

M. de Croix-Dieu ouvrit une porte placée en face de lui et s'arrêta pendant une seconde sur le seuil de la chambre à coucher.

Pour la décoration et l'ameublement de cette chambre, Octave avait donné carte blanche à notre ancienne connaissance Lebel-Girard, l'illustre tapissier de lord Sudley, de Blanche Lizely, de Nicolas Bouchard (de Montmorency), et l'agent matrimonial du comte Paul de Nancey, en se contentant de lui dire :

Vous savez mon bon, beaucoup de chic et pas mal de frou-frou... quelque chose de très-coquet... dans le genre des installations les mieux réussies de ces dames

Lebel-Girard ayant compris à demi mot, la chambre à coucher du jeune Octave était absolument féminine, tendue d'étoffes claires recouvertes de dentelles, avec des meubles de la mollesse la plus élégante, un immense lit capitonné, des glaces encadrées de guipures, un tapis blanc et rose plus touffu qu'un gazon anglais, une douzaine de petits tableaux à demi licencieux, comme ceux que le marchand de la rue Laffitte commandait à Georges Tréjan, et des statuette ultra-provoquantes de Pradier.

Un sourire de dédain, mêlé d'une imperceptible nuance de pitié, vint aux lèvres de M. de Croix-Dieu en face du spectacle à la fois lamentable et grotesque qui s'offrit à ses yeux.

Octave Gavard, surmené, brisé, anéanti par trois ou quatre nuits consécutives de veilles, de jeu ou d'orgie, avait eu certainement l'intention de se coucher, comme l'attestait son lit découvert à moitié, mais sans doute, au moment où il allait commencer à se dévêtir, la fatigue s'était trouvée tout à coup assez forte pour le terrasser.

Etendue en travers sur une chauffeuse, dans la pause la plus incommode, la tête renversée en arrière et s'appuyant à la courte pointe de guipure dont l'une des pointes balayait le tapis, il dormait en toilette de soirée, portant la cravate blanche, l'habit noir, le pantalon noir, et le gilet à un seul bouton.

Sa pose renversée mettait en saillie l'incroyable maigreur de son corps. Le plastron frippé de sa chemise se collait aux angles rentrants de sa poitrine étroite. Sa respiration était pénible et comme sifflante. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, quoique le feu de la cheminée fût éteint depuis bien des heures.

Evidemment une fièvre ardente achevait l'œuvre de rapide dissolution commencée par les plaisirs mortels de la vie à outrance.

—Ah ! certes, murmura le baron de Croix-Dieu, ce n'est point ce pauvre garçon qui mangera jamais les six millions de feu Gavard !

Il s'approcha du jeune homme et, lui mettant la main sur l'épaule, il dit d'une voix joyeuse :

—Eh ! dormeur !

Octave tressaillit et ouvrit les yeux, mais ses idées étaient confuses, ainsi qu'il arrive habituellement après le mauvais sommeil du jour, brusquement interrompu, et il balbutia :

—Banco du tout...

—Je passe la main... fit le baron en riant.

—Je la prends...

—Je n'y mets nul obstacle, mais avant de la prendre, mon cher Octave, éveillez-vous un peu... c'est un conseil d'ami...

Octave posa ses poings fermés sur ses yeux gros de sommeil et les frotta de façon vigoureuse, il étouffa deux ou trois bâillements, il étendit ses bras, il secoua son torse, il lança ses jambes à droite et à gauche et, rentré en possession de lui-même, s'écria :

—Ah ! bon ! ah ! bien ! C'est vous, baron ! non, par exemple, elle est bien bonne ! Figurez-vous que je me croyais chez Reine, en train de me faire ratisser par une banque rasoir d'un fort relief ! C'était insensé ! parole ! Vous avez reçu mon billet, hein, baron ? et vous êtes venu chez l'ami Octave, *illico* ! Ça, c'est gentil !

En disant ce qui précède, le jeune homme avait remplacé la position semi-horizontale par la position perpendiculaire, et serrait énergiquement la main du visiteur.

Pauvre Octave ! vieillard de vingt ans, anémique, épuisé, fourbu, il était cependant encore joli garçon, et malgré son manque absolu de sens moral, ses ridicules, ses folies et ses vices, il fallait, pour ne lui point porter quelque intérêt, avoir autour du cœur la cuirasse triple dont parle Horace.

Oui, nous l'affirmons, et la preuve de cette affirmation ne se fera guère attendre, ce malheureux insensé restait, malgré tout, sympathique.

Il était de taille élevée, et si mince que le moindre coup de vent semblait devoir le plier en deux.

Jamais peut-être un fils n'avait ressemblé moins à sa mère.

Les cheveux épais, aussi blonds que ceux de madame Gavard étaient noirs, se contournaient en deux petites boucles sur le front un peu bas. Le teint, d'une blancheur maladive, offrait ça et là, comme celui des phthisiques, des taches roses provenant de la fatigue et de la fièvre.

Le col très rabattu de la chemise laissait à découvert un cou que sa maigreur faisait paraître d'une longueur extravagante.

L'habit, malgré tout l'art du tailleur à la mode, plissait sur les épaules anguleuses. Les jambes grêles ballottaient dans le pantalon comme un double fuseau. Les mains, osseuses et interminables, sortaient hizarrement des poignets empestés que fermaient des boutons de corail rose pouvant rivaliser de largeur avec ceux d'un merveilleux du Directoire.

Le personnage que nous venons de décrire était assurément ridicule ; eh bien ! il suffisait des yeux et de la bouche d'Octave pour faire oublier, disons mieux, pour effacer ce ridicule.

Les yeux, très-grands, d'un bleu profond et d'une forme allongée, restaient candides et presque rêveurs, malgré les efforts constants du jeune homme pour leur donner une expression de piquante effronterie.

La bouche petite, aux lèvres pâlies, disait la faiblesse sans doute, mais disait en même temps la douceur et la tendresse.

Cet adolescent, corrompu jusqu'aux moelles selon le bruit public, poussé dans les chemins mauvais par quelque main cachée, ne devait être, au fond, qu'un fanfaron de vices. Sous cette enveloppe de petit crevé absurde, sous ce harnais de goumoux ridicule, on devinait vaguement un cœur...

## VII

Octave passa sur son front moite son mouchoir de baptiste parfumé à l'ylang ylang ; une quinte de toux sifflante, qui faisait mal à entendre, déchira sa poitrine, puis il reprit :

— Vous avez vu maman, hein, baron ?

— Je la quitte à l'instant...

— Est-elle toujours bien en colère ?

— Il m'est impossible de vous cacher que son irritation est très-grande...

— Vous savez qu'elle m'a flanqué à la porte, maman, très-carrément ?

— Elle me l'a donné à entendre...

— J'ai vu la minute, parole d'honneur ! où elle allait jouer à grand orchestre la scène de malédiction ! Ça a un rude cachet, tout ça, mais, sapristi ! que c'est ennuyeux ! Et puis, enfin, qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'on prenne ma tête, si on veut, mais qu'on me dise au moins pourquoi on la prend !

— Vous avez demandé de l'argent à madame Gavard...

— Cinq mille francs ! la belle affaire ! j'ai bien le droit, sapristi ! de demander cinq mille francs à maman qui touche le revenu de six millions qui sont à moi !

— Sans doute, mais il était au moins inutile d'expliquer à madame Gavard la destination des cinq mille francs...

— J'ai cru que ça la déciderait... qui est-ce qui pouvait s'imaginer qu'elle allait *la faire à la grande pose* ! Il faut payer les dettes d'honneur, que diable !

— Eh bien ! et les escompteurs ?

— Ah ! oui, parlons-en ! je ne sais pas ce qu'ils ont, les escompteurs... On dirait qu'ils se sont donné le mot pour ne plus escompter ! Baron, je vais vous en raconter une bien bonne... Hier matin, vers les midi, je vais boulevard de Sébastopol chez un nouveau qu'on m'avait indiqué... une espèce de juif allemand qui vend des montres, de l'argent, du vin de Bordeaux, de la toile, du tabac de contrebande et des photographies prohibées... "J'ai besoin de douze mille francs, lui dis-je avec aplomb, payable dans un an... à tel intérêt que vous voudrez... Je suis Octave Gavard et je veux six millions..." "Che gonnais, oh ! che gonnais bien... me répond l'industriel, mais fus édes mineur..." "Pardieu ! sans cela..." "Eh bien ! l'avare bent se vaire tutte même, mais il faut un

bédide assurance sur le fie..." "C'est parfait ! m'écriai-je, allons nous assurer !..."

Une nouvelle quinte de toux interrompit le récit d'Octave.

— Eh bien ! alors, demanda M. de Croix-Dieu, d'où vient que n'avez pas eu l'argent ?... Votre juif allemand n'était donc qu'un Gascon ?...

— Tenez, baron, reprit le jeune homme, laissez-moi rire !... Quel relief, mes enfants... c'est à se tordre ! Nous avons passé la journée, figurez-vous, à courir les compagnies d'assurance sur la vie, mon juif et moi... Je plains les actionnaires !... Que diriez-vous d'un théâtre refusant la location ?... Eh bien ! c'est identiquement la même chose !... Vous me connaissez, baron ! vous savez si je suis solide... pas gros, mais tout nerf ! bon pied, bon œil, bon estomac, du biceps !... très-complet ! j'ai fait mes preuves, que diable ! et de toutes les manières ! je vivrai cent ans !

— C'est mon avis, dit M. de Croix-Dieu, avec un accent inimitable de conviction, oh ! vous êtes un gaillard !

— N'est-ce pas ? un peu fatigué, peut-être, mais gaillard tout de même !... Eh bien ! baron, vous auriez ri comme une petite folle de la comédie que nous ont donnée les docteurs des compagnies !... C'était d'un relief épantant ! il faut avoir vu ça, parole !... Imaginez des médecins de carton, plus sérieux que des figurants de tragédie, vaincus que c'est arrivé, cravatés jusqu'aux oreilles, et décorés parfaitement bien, s'il vous plaît !... Ils me faisaient tirer la langue ; ils me tapaient de petits coups dans le dos en me collant l'oreille sur le creux de l'estomac ; ils me tâtaient les genoux et les bras, enfin toute une mise en scène compliquée... quand ils avaient fini, ils recommençaient en hochant la tête d'un air mystérieux, et enfin ils s'en allaient en emmenant le directeur qui, cinq minutes après, revenait tout seul, avec une bonne tête de père noble contristé, et me déclarait en langage ampigourique que la Compagnie, en ne me trouvant point dans les conditions hygiéniques exigées par ses statuts, refusait net d'opérer l'assurance... Bref, ces braves gens se figurent que je n'ai pas un an dans le ventre ! C'est limpide !... hein !... Elle est bien bonne !... Qu'est-ce que vous dites de ça, baron ?

— Je dis, comme vous tout à l'heure, que je plains les actionnaires !... — Et croiriez-vous que l'un des médecins s'est permis de murmurer à mon oreille, en prenant un accent ému et en me débôitant la main avec un attendrissement de commande : "Ménagez-vous, jeune homme !... il n'est que temps !... ménagez-vous !..." Je l'ai trouvé mauvaise !... me ménager !... Pourquoi ?

— Le docteur ignorant et sot qui vous parlait ainsi ne s'apercevait pas qu'il existe chez vous un excès de vitalité !... L'exhubérance de votre riche nature vous étoufferait, mon cher Octave, si vous ne la laissiez déborder en toutes sortes d'aimables folies... Gardez-vous donc de rien changer à votre genre de vie, qui est le bon, et si parfois un peu de fatigue entraîne à sa suite une apparence d'affaiblissement, remontez-vous par des toniques... Beaucoup de sauces pimentées, énormément de vin de Madère, de vin de Champagne et d'alcools, voilà ce qu'il vous faut...

— C'est mon régime habituel... je m'en trouve à merveille.

— Continuez-le...

— Pardieu !... je n'y manquerai pas... Mais le vilain de l'aventure c'est que, les Compagnies d'assurance ayant fait les bégueules, la caisse du juif ne s'est point ouverte... Et voilà pourquoi ce matin, en désespoir de cause, j'ai tenté près de maman, sans le moindre succès, la démarche que vous savez... Or, je suis nettoyé !... ratissé ! à sec, mon bon !... pas un radis... parole d'honneur !... Tirez-moi de là, baron !...

— Je vous en tirerai... soyez tranquille...

— Vous êtes un ami, vous !... un vrai !... Donc me voici hors du premier guépier... Reste l'autre...

— Lequel ?

— Eh !... le vrai cheveux de mon existence !... le conseil judiciaire comploté par maman !... Ai-je le galbe d'un inter-

dit, par hasard?... Me voyez-vous d'ici sous la coupe d'un monsieur à tête de notaire et orné de gants noirs, avec un portefeuille sous le bras, lequel monsieur me taquinerait pour les frais d'entretien de mon écurie?... Me voyez-vous réduit à la portion congrue et tirant la langue en face des millions de fou papa?... Ah! mais, non!... Ça serait infect! Plutôt que d'endurer pareille chose, je me ferais sauter le caisson très bien!...

—Je conviens que ça ne serait pas gai... répondit M. de Croix-Dieu en riant.

—Est-ce qu'elle nourrit toujours cette sauterelle dans sa boîte à musique, maman, hein... ?

—Plus que jamais...

—Fichtre!... elle n'est pas drôle, maman!... Ah! mais, non!... Comment parer le coup?...

—Rien de plus facile, si vous voulez... Restreignez vos dépenses jusqu'au jour où vous serez majeur... un an est bientôt passé, que diable!

—Restreindre mes dépenses!... s'écria Octave avec une stupeur admirable. Le moyen, s'il vous plaît?... Je n'en fais pas... et pour cause...

—Il paraît au contraire que vous entassez dettes sur dettes... Péliion sur Ossa!... une montagne de réclamations...

—Une colline tout au plus!... Est-ce ma faute?... je vous le demande, puis-je marcher avec trente-six mille francs par an?... C'est de l'argent de poche, ça!... Alors j'ai recours au crédit, ce qui fait aller le commerce.

—Justement, et madame votre mère trouve que vous le faites trop bien aller!

—En voilà, une bêtise, par exemple! Oh! les parents! Elle devrait être fière de moi, maman, cependant!... Je ne rougis point de papa, oh! non! mais enfin papa n'était pas un homme chic! Il a fait fortune, papa, chacun sait ça, dans sa distillerie de la Villette, où il fabriquait du vrai rhum de la Jamaïque (provenance directe, qualité garantie!) avec de l'eau-de-vie de mélasse, ce qui d'ailleurs n'était point hête! Il allait en fiacre, papa, et même en omnibus, sur l'impériale, pour ses trois sous! Très considéré, papa, mais homme chic, jamais de la vie! tandis que moi je suis un gentleman, un *sportman*, un *clubman*, un gommeux connu et classé... Je fais courir... je cours moi-même... Les journaux s'occupent de moi... on cite mon nom... on imprime tout vifs les mots d'esprit qui m'échappent sans que j'y pense... on a même des-iné et publié ma caricature... Il me semble que c'est honorable, tout ça!... Qu'est-ce que maman veut donc de plus!...

—Elle se contenterait de beaucoup moins!... répliqua le baron en riant de plus belle.

—Enfin, résumons-nous, que faut-il que je fasse pour éviter le conseil judiciaire?...

—Suivrez-vous mes conseils?

—Je les suivrai, baron, gardez-vous d'en douter, et je vous promets une reconnaissance d'un fort calibre...

—D'abord, plus de dettes...

—Le moyen? je ne touche que trente-six mille francs par an, le restaurant à lui seul, m'en coûte au moins soixante.

—Un autre vous dirait: Abandonnez cela.

—Eh! mon Dieu, s'il le fallait, je le ferais tout de même... interrompit Octave...

— Vos trente six mille francs de pension vous resteront alors pour les dépenses courantes... Cessez de jouer, ou du moins de jouer gros jeu... Placez-vous en quelque sorte sous mon patronage... J'affirmerai à madame votre mère que votre changement est radical, que vous ne me quittez plus et que vous vous laissez guider par moi en toutes choses... je me ferai votre caution auprès d'elle... je calmerai peu à peu son ressentiment; il ne sera plus question de vous donner une tutelle inutile, et dans un an, maître incontesté de vos trois cent mille livres de rentes, vous en ferez ce qu'il vous plaira... voilà comment j'arrange les choses... êtes-vous content de moi?...

—Baron, vous n'êtes pas un homme, s'écria Octave avec exaltation, vous êtes un ange!... je fais le vœu que vous soyez, sur vos vieux jours, aveugle et sans un sou!...

—Ah! bah! et pourquoi ça? demanda M. de Croix-Dieu avec une stupeur comique.

—Parce que je vous servais de caniche... Nous irions tous les deux sur le pont des Saints-Pères... c'est moi qui tiendrais la sèbile aux monacos... et ça aurait un rude cachet!

Le baron quitta Octave après lui avoir glissé dans la main quelques billets de banque, et en emportant la conviction parfaitement arrêtée qu'avant trois mois un enterrement de première classe installerait au Père-Lachaise l'anémique héritier des millions de feu Gavard.

—Au cercle, James... dit-il à son cocher en regagnant sa voiture.

M. de Croix Dieu faisait partie d'un cercle aristocratique que nous nous abstenons de désigner pour des raisons que nos lecteurs, un peu plus tard, apprécieront sans peine.

Il entra dans le salon de lecture et, sachant plusieurs langues, se mit à parcourir les journaux étrangers. Quelques lignes de l'un d'eux, l'*Invalide russe* parurent l'intéresser vivement; voici ces quelques lignes:

“Le prince Serge Aldéonoff, à peine âgé de quarante ans, vient de mourir d'une façon tragique dans ses vastes domaines de Crimée, assassiné par un moujick qu'il avait frappé de son fouet. Le prince allait, dit-on, se marier... cette fin déplorable met en deuil une partie de la plus haute noblesse russe.”

Philippe de Croix-Dieu quitta le cercle, entra dans l'un des bureaux télégraphiques du boulevard, et expédia cette dépêche à mademoiselle Fanny Lambert, rue Le Sueur:

“Le prince est mort. Agissez en conséquence.”

## VIII

Nos lecteurs n'ont pas oublié peut-être ce petit hôtel de la rue de Boulogne, dont nous avons décrit jadis les délicieuses élégances, et qui, après avoir appartenu au comte Paul de Nancey, le mari de Marguerite, était devenu la propriété de sir Edward Cleveland, le fanatique adorateur de *Clorinde*, l'ex-reine *Coricodette* des *Poules de la Cochinchine*, une bonne fille morte il y a quelques mois à peine, et que, dans le monde des théâtres et de la galanterie parisienne, on appelait Blanche d'Antigny.

Sir Edward Cleveland ayant quitté Paris, avait chargé un homme d'affaires de lui trouver pour l'hôtel un locataire, chose facile,

Ce locataire, en 1872, était un très jeune homme, le marquis André de San-Rémo entrevu par nous, rue du faubourg Saint-Honoré, se penchant à la portière de son coupé et suivant d'un œil ardent le splendide équipage qui conduisait au bois le vicomte Armand de Grandlieu et Germaine de Randal sa jeune femme.

Le lendemain du jour où le baron Philippe avait visité successivement Georges Tréjan, Fanny Lambert, madame veuve Blanche Gavard et son fils Octave, quatre ou cinq voitures de maître s'arrêtèrent successivement, vers onze heures du matin, devant le petit hôtel en question.

Parmi ces voitures se trouvait le coupé de M. de Croix-Dieu.

Le marquis de San-Rémo donnait à déjeuner à quelques amis.

Précédons d'un instant les invités, afin de faire plus ample connaissance avec le maître du logis que nous allons rejoindre dans un petit salon servant de fumoir, où nous avons vu Paul de Nancey au début d'un autre récit, recevoir le clan de ses créanciers.

André de San-Rémo avait environ vingt-deux ans, mais ses cheveux très-noirs, son teint pâle et sa barbe brune, qu'il portait entière, lui donnaient l'air d'en avoir au moins vingt-cinq.

Nous ne décrirons point minutieusement ses traits et sa tournure, et nous renverrons nos lecteurs au portrait tracé par nous du comte Robert de Loc-Earn dans le prologue de ce livre.

La ressemblance du jeune homme avec le mari d'Henriette d'Auberive était en effet prodigieuse.

C'étaient les mêmes traits, la même taille, les mêmes attitudes.

L'expression seule du visage différait absolument.

Un observateur attentif aurait pu lire l'hypocrisie et la duplicité dans les yeux du comte de Loc-Earn, tandis que le regard de San-Rémo rayonnait de franchise et de loyauté.

Au moment où nous franchissons le seuil du fumoir le jeune homme, assis ou plutôt à demi couché dans un large fauteuil auprès d'un grand feu avait l'air singulièrement absorbé par un volume ouvert sur ses genoux.

Ses sourcils se contractaient tandis qu'il lisait dans le fameux roman d'Eugène Sue l'épisode du suicide de M. d'Harville.

Quand il eut achevé cet épisode, il ferma le livre.

—Le moyen n'est pas neuf, se dit-il, mais évidemment il est bon... Pour peu qu'on fasse sa mise en scène avec un peu d'adresse, on a la certitude d'éviter tout scandale et d'échapper à tout commentaire...

Il quitta son siège, ouvrit un meuble et prit dans l'un des tiroirs un revolver à six coups, à crosse d'ivoire, d'une élégance exquise et d'un système absolument nouveau qui ne se trouvait pas encore dans le commerce.

Il enleva cinq des cartouches, ne laissant chargé qu'un seul coup, et posa l'arme sur la cheminée.

Ceci fait il s'assit devant un petit bureau, écrivit rapidement quelques lignes qu'il glissa sous une enveloppe, et traça cette adresse :

*Madame la vicomtesse de Grandlieu*

Mais à peine avait-il achevé qu'il secoua la tête, déchira l'enveloppe et la lettre et en jeta les débris au feu, en murmurant :

—A quoi bon?... Pourquoi mettre une pensée triste dans la vie de cette enfant à propos d'un fou dont elle ne sait même pas le nom?... Ce serait une action mauvaise, je ne la ferai pas...

En ce moment le timbre de l'hôtel retentit, annonçant l'arrivée du premier des convives d'André de San-Rémo.

Ces convives étaient au nombre de cinq.

Quatre d'entre eux se suivirent de près. Philippe de Croix-Dieu, le cinquième, se fit attendre un peu plus longtemps.

Il est vrai qu'une circonstance imprévue l'avait retardé de quelques minutes.

Au moment où il descendait de voiture à la porte de l'hôtel, un personnage gros et court, à mine joviale, à favoris grisonnants, tenait sous son bras gauche une ample serviette de chagrin noir bourrée de papiers, et escorté de deux individus de mine famélique (linge sale et bottes éculées) se préparait à sonner à cette porte.

M. de Croix-Dieu regarda l'homme à mine joviale qui flanqué de ses lamentables acolytes, ne pouvait à coup sûr être un convive du marquis, et s'étant trouvé certain jour en rapport avec lui à propos d'une *histoire de femme*, comme dit Dupuis dans la *Grande-Duchesse*, le reconnut.

—Eh! mais, fit-il, je ne me trompe pas! C'est bien vous, monsieur Verdier...

—C'est parfaitement moi, monsieur le baron, Isidore-Achille Verdier, votre bien humble serviteur...

—Est-il indiscret de vous demander ce que vous venez faire ici?

—Je ne crois point commettre une indiscrétion en vous répondant que j'y suis amené par les devoirs de mon ministère, devoirs pénibles bien souvent, *dura lex, sed lex*...

—Mais cet hôtel est habité par le marquis de San-Rémo...

—Charmant jeune homme!...

—Et vous avez affaire à lui?

—Hélas!...

—Il a des procès?...

—Il a des dettes... ..

—On le disait riche... ..

—On dit tant de choses... ..

—Croyez-vous donc qu'il ne le soit pas?

M. Verdier toussa, sans répondre.

—Ainsi, reprit le baron, vous venez instrumenter?

—Avec regret.

—Vous allez signifier un protêt?

—Mieux que cela...

—Un jugement? un commandement?

—Ce ne serait rien...

—Mais alors?...

—Monsieur le baron, je viens saisir... Autant vous l'apprendre tout de suite... vous le verriez de vos propres yeux avant cinq minutes, puisque vous entrez dans l'hôtel et que j'ai reçu du créancier l'ordre d'agir avec une extrême rigueur, de n'accorder aucun délai et de n'accepter aucun à-compte...

—S'agit-il d'une forte somme?

—Oh! d'une bagatelle! il faut que M. de San-Rémo soit oien bas pour ne point payer...

—Le chiffre?

—Trois mille francs, trois mille cinq cents avec les frais

M. de Croix-Dieu prit un portefeuille dans la poche de côté de son paletot, l'ouvrit, en tira trois billets de banque de mille francs et un de cinq cents, et les tendit à l'hussier en lui disant :

—Remettez-moi les titres, s'il vous plaît, monsieur Verdier, je paye...

L'échange se fit séance tenante, et le baron, traversant la cour, gravit les marches du perron de l'hôtel.

On n'attendait plus que lui et, aussitôt après son arrivée, on se mit à table.

Le déjeuner fut amusant, grâce surtout à M. de Croix-Dieu dont la verve mordante et caustique était intarissable, mais qui, tout en parlant beaucoup, en mangeant ferme, en buvant sec, examinait l'amphitryon à la dérobée avec une attention persistante, comme si quelque puissant intérêt l'avait poussé à se rendre exactement compte de ce qui se passait en lui.

André de San-Rémo s'efforçait de paraître gai, mais n'y réussissait pas de façon à tromper un regard expérimenté. Le baron, mis sur ses gardes par la communication de l'hussier, ne pouvait se laisser prendre à cette gaieté nerveuse et fébrile, toute de commande, sonnait faux, tombant brusquement à plat pour détonner de nouveau à l'improviste un instant après comme tout à coup quelque pétard qu'on croyait éteint éclate après le bouquet d'un feu d'artifice.

Le jeune marquis, très-sobre d'habitude, buvait sans relâche et à pleins verres les vins les plus capiteux.

Evidemment il cherchait à s'étourdir, et, comme il arrive à la plupart des gens qu'obsède une idée fixe, ou que menace un grand danger, il n'y parvenait point.

—Que se passe-t-il? se demandait M. de Croix-Dieu. Il y a certainement dans l'esprit de ce garçon quelque résolution funeste et dont l'accomplissement est proche... Comment savoir?... Bah! nous verrons bien... il ne s'agit que de ne le pas perdre de vue, et j'en trouverai le moyen...

Les convives avaient suivi l'exemple de leur hôte en vidant leurs verres aussi souvent qu'il vidait le sien.

A la fin du déjeuner, quatre d'entre eux étaient notablement *animés*. Le marquis seul, et le baron, gardaient leur sang-froid tout entier.

—Si vous le voulez bien, mes amis, dit alors M. de San-Rémo en se levant, nous irons prendre le café dans mon fumoir, où je mettrai à votre disposition toutes les variétés de cigares de la Havane...

Les liqueurs de la fumée odorante des cabanas et des cazadores achevèrent rapidement de plonger les convives du jeune marquis dans cet état de joyeuse exaltation qui suit un bon repas amplement arrosé.

Tout le monde parlait à la fois, et (symptôme caractéristique), personne ne prêtait plus l'oreille au barvadage de son voisin.

Cependant, par politesse, on eut l'air d'écouter quand André de San-Rémo, prenant sur la cheminée le revolver à crosse d'ivoire, dit à ses hôtes :

—Permettez-moi, messieurs, de vous faire admirer les ingénieux perfectionnements de la jolie arme que voici ; arme mise sous mon patronage par son inventeur, à qui j'ai formellement promis de donner pour clients tous mes amis...

Un bourdonnement confus s'éleva, et rien n'empêchait de le regarder comme une marque d'adhésion unanime.

André, le revolver à la main, commença une démonstration technique, plus ou moins claire et plus ou moins comprise.

Chaque fois qu'il s'arrêtait, ne fût-ce que pendant le quart d'une seconde, deux ou trois voix s'élevaient, murmurant :

—Très-bien ! oh ! très-bien ! c'est charmant ! c'est parfait !

—Voyez, continua le jeune homme, voyez comme ce revolver est bien en main ! L'excellence du mécanisme permet aux explosions de se succéder rapidement sans se confondre... Si l'arme était chargée, et si j'avais en face de moi trois bandits me demandant la bourse ou la vie, je les plaindrais... jugez-en plutôt...

André tourna le canon de son arme vers un point quelconque du fumoir et pressa trois fois la détente. Trois fois un petit bruit sec et net démontra la netteté du jeu des ressorts.

—Enfin acheva M. de San-Rémo en riant, est-il rien qui soit plus commode pour se brûler la cervelle avec élégance et selon les règles, si quelque inguérissable spleen s'est emparé de vous ? La double détente est si souple qu'avant qu'on ait eu le temps d'y penser la chose est déjà finie...

En disant ce qui précède André, toujours souriant, mais un peu plus pâle que de coutume, appuyait contre sa tempe le canon du revolver.

M. de Croix-Dieu, qui depuis un instant se trouvait à son côté, lui enleva prestement l'arme mignonne, et, visant une des fenêtres, appuya le doigt sur la gâchette.

Une détonation retentit, accompagnée d'un peu de fumée, suivie d'un petit bruit cristallin, et la balle conique fit un trou rond dans la vitre étoilée.

## IX

A cette détonation inattendue, répondit un cri général.

La surprise et l'effroi calmèrent et refroidirent comme par enchantement les quatre convives dont nous avons constaté l'animation.

André de San-Rémo paraissait fort troublé, mais ce trouble s'expliquait facilement par l'immense péril auquel il venait d'échapper, grâce au baron.

—Mordieu, mon jeune ami, s'écria ce dernier, vous me devez un rameux cierge ! Sans moi vous étiez mort !...

—C'est vrai, murmura le jeune homme et croyez bien, mon cher baron, à ma plus vive reconnaissance...

—J'y croirai tant que vous voudrez, mais vous ne m'en devez aucune...

—Comment l'entendez-vous ?

—Le hasard a tout fait... Pas plus que vous je ne soupçonnais dans le revolver la présence d'une cartouche oubliée... Je ne sais quelle soudaine inspiration m'est venue... je l'ai suivie, et, grâce au ciel, elle était bonne... La morale de ceci, ajouta M. de Croix-Dieu en riant c'est qu'il ne faut jamais, et sous aucun prétexte, laisser d'armes à feu dans les mains des enfants...

Un quart heure à peine après ces paroles échangées les quatre convives, tout frissonnants encore à la pensée du tragique événement dont ils avaient failli être les témoins, quittaient le maître du logis.

M. de Croix Dieu resté seul avec André choisit un nouveau cigare, rempli de chartreuse verte un verre de Bobême aux émaux multicolores, et s'assit en disant :

—Enfin ils sont partis ! j'attendais leur départ avec impatience !

—Pourquoi cela ? demanda M. de San-Rémo non sans étonnement.

—Parce que je désire causer avec vous, mon jeune ami, bien à loisir, de choses sérieuses... Pouvez-vous et voulez-vous m'accorder une demi-heure ?...

—Ma journée tout entière est à vous... Disposez absolument de moi, cher baron, aujourd'hui, demain, toujours ! c'est bien le moins, je crois, que je sois à vos ordres après l'immense service que vous m'avez rendu !

Philippe de Croix-Dieu hocha la tête.

—Nous parlerons de ce service-là tout à l'heure... répliqua-t-il en souriant. Dites-moi d'abord, je vous prie, si personne ne peut nous entendre ?

—Personne, j'en réponds. Ah çà ! mais baron, vous avez donc à m'entretenir de choses mystérieuses ?...

—De choses, du moins, fort importantes, qu'il ne faut point laisser tomber dans des oreilles indiscrettes ?...

—Vous piquez ma curiosité très vivement, savez-vous ! De quoi s'agit-il ?

—De vous et de moi, et ce qui va se dire entre nous peut et doit avoir sur votre avenir une influence décisive. Cela vous étonne, n'est-ce pas ?

—Beaucoup, je l'avoue...

—Je vous étonnerai bien plus encore en débutant par vous prier de m'accorder une confiance absolue, sans limites, sans restrictions... Mon âge me permettrait d'être votre père, il faudra me répondre comme si vous étiez mon fils...

—Mais...

—Ah ! n'hésitez point ! Que risquez-vous ? La confiance que je sollicite ne saurait, dans aucun cas, engager votre libre arbitre... Vous resterez toujours le maître, ce soir ou demain, de recommencer ce que vous vouliez faire tout à l'heure, et je ne serai plus là pour vous arrêter...

André de San-Rémo rougit jusqu'au blanc des yeux.

—Je ne comprends pas du tout... balbutia-t-il.

—Allons donc ! vous saisissez à merveille, au contraire, le sens de mes paroles... Ces messieurs, un peu gris d'ailleurs, ont été dupes d'une mise en scène suffisamment habile... Moins naïf et mieux sur mes gardes, j'ai vu clair dans l'accident que préparait une feinte imprudence... Vous vouliez vous tuer, mon cher enfant, et vous désiriez enlever l'apparence d'un suicide à votre mort... Cela est-il vrai, oui ou non !...

André baissa la tête et garda le silence.

—Qui ne dit mot consent ! reprit M. de Croix-Dieu, c'est parfait ! Une négation ne m'aurait point convaincu, mais je préfère un aveu sincère... C'est un premier pas dans la voie de cette confiance que vous m'accordez aveuglément, j'y compte bien... Et pour commencer, quel âge avez-vous ? vingt-trois ou vingt-quatre ans, je suppose ?

André fit un signe affirmatif.

—A cet âge, continua le baron, quand on est beau garçon comme vous, bien portant, bien élevé, et qu'on occupe dans le monde la position qui semble la vôtre, on ne se brûle point la cervelle sans quelque motif des plus graves... Quel est ce motif ?...

—Dégoût de la vie... murmura le jeune homme avec embarras.

Philippe de Croix-Dieu haussa les épaules.

—Espérez-vous, répliqua-t-il, qu'un renard madré comme moi va prendre pour argent comptant ce vieux cliché moisi ? et vous figurez-vous par hasard que je vous interroge uniquement pour satisfaire une curiosité malséante ?... Si je souhaite connaître le mal, mon cher enfant, croyez-le bien, c'est parce que j'ai le ferme espoir, ou plutôt la certitude absolue d'y porter remède, car enfin, à vingt-trois ans, il n'est point d'inguerissable blessure ! nous guérirons la vôtre, je vous le promets, mais il faut me la laisser voir... Que diable, se tuer parce qu'on a des créanciers, et rien que pour cela, voilà qui ne s'est jamais fait !...

—Quoi ! s'écria M. de San-Rémo, dont la rougeur déjà très-vive parut augmenter encore, vous savez...

Il s'interrompit.

—Que la dette vous déborde ? acheva le baron, pardieu !...

—Mais qui vous a dit ?

Philippe tira de sa poche, en riant, le dossier que nous connaissons.

—Regardez ceci...fit-il en le présentant au jeune homme. Reconnaissez-vous vos signatures, bien et dûment accompagnées de protêts, assignations, jugements par défaut, oppositions, réassignations, jugements définitifs, commandements, etc. ? bref, toutes les herbes de la Saint-Jean !

—Comment ces billets et ces paperasses sont-ils entre vos mains ? demanda André stupéfait.

—De la façon du monde la plus simple... répondit M. de Croix-Dieu. En descendant de voiture à votre porte, il y a deux heures, je me suis trouvé nez à nez, sur le trottoir, avec l'huissier qui venait saisir en compagnie de ses praticiens... Deux pauvres diables de piteuse mine ! Un déjeuner doublé d'une saisie... Les bouchons du vin de Champagne sautant dans la salle à manger, tandis que dans le salon voisin l'huissier rédige son procès-verbal... quel thème inépuisable de lieux communs pour un philosophe ! hein, qu'en dites-vous ?..

—Et vous avez payé ?..

—Naturellement, puisque voilà les pièces, que je suis trop heureux de vous rendre.

—Ah ! monsieur le baron, un procédé pareil ! c'est si beau, si généreux, que c'est incroyable ! Mais dans quel embarras vous me mettez, grand Dieu !

—Je vous mets dans l'embarras !... Moi ? Par exemple !

—Sans doute... me voici votre débiteur... Ma dette devient une dette d'amis, une dette sacrée par conséquent, et comment macquitter ?..

—Ne vous inquiétez pas de cette bagatelle et parlons de choses sérieuses... Ce billet n'est point le seul, je suppose ? il a des frères jumeaux, n'est-ce pas, qui courent le monde ?

—Hélas !

—Pour une grosse somme ?

—Vingt-cinq ou trente mille francs, à peu près...

—Très-bien ! nous aviserons... Mais encore une fois, mon cher enfant, vous ne songiez point au suicide parce que vous avez souscrit des billets qu'il vous est impossible de payer à l'échéance. Décidez-vous donc à me mettre au fait !

—Le moyen de vous refuser ?

—Il n'en est aucun, je le déclare...

—Vous voulez que je vous raconte mon passé !...

—Oui.

—Ce sera d'ailleurs un récit bien court...

—Tant pis...

—Et ce récit vous donnera de ma force d'âme et de mon énergie morale une déplorable opinion...

—Je suis l'ange de l'indulgence ! allez-y carrément.

—Que désirez-vous connaître d'abord ?..

—Tout... Commencez donc par le commencement et ne vous arrêtez plus.

—Je sais fort peu de choses sur moi-même... Tout à l'heure vous m'avez demandé quel était mon âge... "Vingt-trois ou vingt-quatre ans, je suppose," avez-vous ajouté... j'ai répondu par un signe affirmatif que vous étiez libre d'interpréter à votre guise... La vérité est que j'ignore absolument quand je suis né, et que je ne me connais point de famille...

—Ah ! bah ! Cependant ce nom de San-Rémo et ce titre de marquis !...

—Sont ma propriété légitime... Vous verrez de quelle façon. Oh ! je ne suis point un aventurier...

—Cette fortune apparente ?..

—Elle a été réelle pendant plusieurs années ! D'ailleurs, voici les faits. Quand j'interroge ma mémoire je me vois tout petit garçon, vivant à la campagne, au bord d'une rivière, chez de bonnes gens que je croyais mon père et ma mère, et près d'un autre enfant de mon âge que j'appelais mon frère...

—Loin de Paris ?

—A quinze ou vingt lieues, peut-être...

—Cette existence champêtre dura-t-elle longtemps ?..

—Il me semble que je devais avoir à peu près sept ou huit ans quand un étranger, que je n'ai jamais revu, vint me prendre pour m'emmener à Paris...

—Attendez, s'il vous plaît... Tandis que vous viviez chez

les bonnes gens, au bord de l'eau, est-ce que personne ne vous visitait ?

—Personne, sauf une dame qui vint deux ou trois fois au plus, et qui chaque fois m'embrassa très fort et très-longtemps, en pleurant beaucoup...

—Ne vous êtes-vous jamais demandé qui cette dame pouvait être ?..

—Depuis, mais beaucoup plus tard, j'ai supposé qu'elle était ma mère...

—Comment vos souvenirs vous la montrent-ils ?

—D'une façon très-vague... il y a cent contre un à parier que je la verrais aujourd'hui sans la reconnaître... Je me rappelle seulement qu'elle était pâle, blonde, et vêtue de noir, qu'elle avait l'air très-jeune et qu'elle me semblait appartenir à une race toute différente de celle des êtres inférieurs au milieu desquels je vivais...

—Vous m'avez dit qu'un étranger était venu vous prendre au village pour vous amener à Paris... Dans quel but ?

—Mon histoire, à ses débuts, n'est point romanesque... Cet étranger voulait, purement et simplement, me placer au collège Louis-le-Grand, dans la classe des petits... c'est à peine si je savais lire et écrire...

—Et ensuite ?

—Je passai dix ans au collège, sans y recevoir une seule visite, et ce furent malgré cela dix années heureuses... Mes camarades eurent tout d'abord quelque peine à me pardonner l'isolement absolu dans lequel me laissait ma famille (si j'en avais une), mais je touchais chaque semaine, des mains de l'économe, une somme relativement considérable, et je prodiguais autour de moi d'une façon libérale les balles de caoutchouc, les billes d'agate et les sucres d'orge... D'un autre côté, je rendais les taloches d'une libéralité non moins appréciable, et je fus bientôt entouré d'une très-grande considération. — J'étais travailleur. Mes professeurs me déclaraient intelligent. Le désir de me distinguer, d'arriver au premier rang et de m'y maintenir, m'inspirait. Je fis de fortes études et je passai mon examen de bachelier dans de bonnes conditions... L'âge de la réflexion était venu. Une chose commençait à me préoccuper beaucoup, celle-ci : quand mes classes seraient terminées, qu'allais-je faire ? ou plutôt, qu'allait-on faire de moi ?..

## X

—Cette question, interrompit le baron de Croix-Dieu, était en effet palpitante... De quelle façon fut-elle résolue ?

André de San-Rémo reprit :

—Le lendemain du jour où mon examen de bachelier, passé d'une façon brillante, venait d'être en quelque sorte le couronnement de mes études, je me promenais seul et fort triste dans un des cours, car les vacances avaient fait du collège un vaste désert, quand on vint me prévenir que quelqu'un me demandait au parloir.

" Mon cœur battit..."

" Qui sait si la dame mystérieuse, pâle, blonde et vêtue de noir en qui j'avais deviné, ou cru deviner ma mère, n'allait point se révéler enfin à moi ?

" Je courus... Une déception m'attendait. Au lieu d'une femme, je vis un grand jeune homme de bonne mine.

— Monsieur, me dit ce jeune homme, je suis clerc principal chez M. F..., notaire à Paris, rue de Bellechasse... Mon patron m'a chargé de vous apprendre que vous alliez quitter le collège pour n'y plus rentrer... Le proviseur est avisé de votre départ. Veuillez lui adresser vos adieux sans retard et m'accompagner à l'étude... Mon patron se réserve de vous faire lui-même des communications importantes relatives à la situation que vous occuperez désormais dans le monde...

" Je ne vous étonnerez point, mon cher baron, en vous affirmant que mes préparatifs furent terminés rapidement. Dix minutes me suffirent pour boucler ma valise, et cinq pour prendre congé du proviseur, qui me témoigna beaucoup de sympathie, m'exprima ses regrets de se séparer de moi et me

compliments au sujet de mon avenir, qu'il avait quelque motif de supposer brillant...

« Un fiacre, amené par le maître clerc, attendait à la porte du collège. On chargea ma valise sur ce fiacre qui nous conduisit rue de Bellechasse.

« Le notaire m'accueillit d'une façon très bienveillante, et je m'aperçus facilement qu'il me regardait avec une extrême curiosité.

« — On m'a fait espérer, monsieur, lui dis-je, que d'intéressantes révélations m'attendaient ici... Je m'estimerai tout particulièrement heureux, je ne vous le cacherais pas, si vous m'appreniez qui je suis...

« — Monsieur et cher client nouveau, répondit-il en souriant, on m'a parlé de votre intelligence avec de grands éloges... Vous avez donc compris sans aucun doute, et depuis longtemps déjà, qu'il devait exister des irrégularités graves dans votre état civil, si même cet état civil ne faisait complètement défaut...

« Je répondis affirmativement.

« — Des personnes qui, pour des motifs que j'ignore, vous portent un vif intérêt, et qui me sont d'ailleurs absolument inconnues, poursuit le notaire, ont pris certaines mesures afin de suppléer à l'insuffisance ou à l'absence de l'état civil en question... Voici les titres de propriété du petit domaine de San-Rémo, acquis en Italie tout exprès pour vous... Ce domaine, je dois vous le dire, ne rapporte absolument rien, et le bâtiment désigné dans l'acte sous la pompeuse appellation de château est, paraît-il, tout à fait inhabitable...

« — Ce n'est pas la fortune ! m'écriai-je en riant.

« — Non certes ! répliqua le notaire en riant aussi. Mais ce petit bien, sur lequel je vous déferais d'emprunter mille écus, confère à son acquéreur, moyennant un droit assez fort payé d'avance à la chancellerie italienne (et dont voici le reçu joint aux titres de propriété), le privilège de porter le nom et le titre de marquis de San-Rémo, ce qui n'est point un mince avantage.

« — Surtout, murmurai-je, lorsque tout autre nom fait défaut...

« — Maintenant, monsieur le marquis, continua maître F... avec le plus grand sérieux, il me reste à vous prier de vouloir bien me signer un reçu de la somme de six mille francs que voici, en billets de banque...

« — Cette somme représente-t-elle pour moi six mille francs de capital ou six mille francs de revenu ? demandai-je.

« — Vous avez, jusqu'à nouvel ordre, six mille francs de revenu mensuel, répliqua le notaire ; tous les trente jours, régulièrement, je vous compterais deux mille écus, ce qui fait soixante-douze mille francs par an...

« — Mais c'est énorme ! balbutiai-je ébloui.

« — C'est un chiffre agréable, en effet, puisque ces soixante-douze mille francs annuels représentent près d'un million et demi de capital, à cinq pour cent.

« — Dois-je posséder ce capital un jour ou l'autre ?

« — Je ne le sais pas plus que vous...

« — Quels liens m'unissent à la personne qui se montre si libérale avec moi ?

« — Je vous l'ai dit tout à l'heure, et je vous le répète, je n'en ai pas la moindre idée...

« — En d'autres termes, vous devez garder le secret ?...

« — Je le garderais religieusement s'il m'avait été confié, et je vous dirais dans ce cas : *Je ne puis répondre* ! Tandis que je vous dis tout simplement : *Je ne sais rien*... ce qui est exact...

« — Vous savez au moins, sans doute, si cette pension mensuelle peut être interrompue brusquement ?

« — Elle ne le sera point pendant douze mois, j'en ai la certitude, la première année se trouvant tout entière entre mes mains... Je ne puis répondre d'un plus long avenir, mais il me paraît peu vraisemblable que la personne, évidemment très riche, qui s'occupe de vous depuis votre enfance et vous fait aujourd'hui dans le monde une position considérable, vous

abandonne tout à coup... De simples conjectures, si logique que semble la base sur laquelle elles reposent, ne sauraient, il est vrai, remplacer une certitude, mais je crois fermement qu'il n'existe pour vous aucune raison sérieuse d'envisager l'avenir avec inquiétude... Maintenant, voulez-vous me permettre de vous donner un bon conseil ?...

« — Certes !

« — Il vous suffira de le suivre pour parer, autant que possible, à toute éventualité fâcheuse... Vous êtes jeune, vous allez avoir la bride absolument sur le cou, et je comprends que la vie large et joyeuse ait pour vous d'irrésistibles attraits ; mais soixante et douze mille francs sont une grosse somme... Vous pourrez vivre et même briller, en n'en dépensant que la moitié... Mettez le reste de côté, laissez-le dans mes mains, chargez-moi de le placer solidement, et dût votre pension cesser d'être servie au bout de quelques années, vous vous serez créé un capital modeste qui vous permettra d'envisager sans inquiétude les nécessités de l'existence...

« Je déclarai le conseil fort sage, et je promis, sinon de le suivre au moins d'y réfléchir amplement.

« J'avais empoché mes six billets de banque et signé mon reçu de ce nom de San-Rémo qui m'appartenait désormais.

« J'allais prendre congé du notaire.

« Il me retint.

« — Un mot encore, monsieur le marquis, dit-il ; la personne inconnue qui ne se manifeste à vous que par des largesses n'a pas voulu qu'au sortir de la vie calme, régulière et studieuse du collège, vous soyez jeté brusquement, ne fût-ce que pour quelques jours, dans l'existence bruyante et décousue des hôtels garnis, où le hasard pourrait vous mettre en rapport avec des aventuriers de la plus dangereuse espèce... En attendant que vous ayez pu vous occuper vous-même des détails fort compliqués d'une installation définitive, une sorte de pied-à-terre a été loué et meublé pour vous. C'est un petit entre-sol de la rue de Provence, simple, mais parfaitement convenable. Voici l'adresse, voici la quittance de trois mois de loyer, et enfin, voici la clef... Un domestique dont je réponds absolument s'y mettra ce soir à vos ordres... C'est un garçon intelligent, très au fait des coulisses de la vie parisienne ; il vous indiquera les fournisseurs auxquels vous ferez bien de vous adresser, et qui n'abuseront point de votre inexpérience. Si je puis moi-même vous être bon et utile en quelque chose, venez me voir et disposez de moi, vous me trouverez toujours et de grand cœur tout à votre disposition.

« Je quittai ce charmant notaire et, me demandant de la meilleure foi du monde si je rêvais tout éveillé, j'allai prendre possession de mon entre-sol de la rue de Provence...

« — Morbleu ! mon jeune ami, s'écria le baron, il est merveilleux, je vous assure, de voir qu'on avait si bien tout prévu !... La main d'une mère se devine dans les moindres détails !...

« — Une mère... répéta André d'une voix basse et triste, comme se parlant à lui-même. Une mère...

« — Et une bonne mère... ajouta M. de Croix-Dieu...

« — Pourquoi, bonne ?... Vous voulez dire riche... Si ma mère avait été vraiment bonne, si elle m'avait véritablement aimé, elle se serait montrée à moi...

« — Peste !... Comme vous arrangez les choses !... Vous figurez-vous donc, par hasard, que la pauvre femme était libre...

« — Rien ne me prouve le contraire...

« — A cet égard le doute est impossible... Votre mère se trouvait certainement en puissance de mari, et non moins certainement elle était grande dame... Si elle avait appartenu à la riche bourgeoisie, elle n'aurait pas même eu l'idée de faire acquérir pour vous ce domaine italien qui vous donne un titre... Madame Dubois, madame Dupuis, madame Lenoir ou madame Leblond, fussent-elles vingt fois millionnaires, ne tiennent pas du tout, je vous assure, à emmarquiser leur fils clandestin...

« — C'est possible...

« — C'est plus que possible... c'est prouvé... Continuez-donc...

— Vous devinez la suite et je vais l'abrégier beaucoup... Naturellement je ne suivis aucun des excellents conseils du notaire, qui d'ailleurs, comprenant que je n'en profiterais pas, eut la discrétion et le bon goût de ne les point renouveler... Le tourbillon de la vie de plaisir me prit, et me roula comme une trombe roule une feuille sèche...

“ Mon pied-à-terre de la rue de Provence ne tarda point à me paraître tout à fait insuffisant.

“ Je louai l'hôtel où nous sommes, et je le meublai, j'eus quatre chevaux, deux voitures, trois domestiques.

“ Vous savez aussi bien que moi, mon cher baron, que mes soixante-douze mille livres de rentes, ou plutôt de pension, étaient à peine suffisantes pour faire face à un train pareil.

“ Une dernière leur de bon sens, certaines habitudes de droiture qu'effarouchait la seule pensée d'une indécatesse, me firent équilibrer mon budget tant bien que mal, de telle sorte qu'il me fut possible de joindre à peu près les deux bouts, et de ne contracter que des dettes insignifiantes.

“ Une séance heureuse à Monaco m'avait permis de payer mon mobilier à peu près comptant.

“ Je m'étais engagé dans un corps franc, pendant la guerre et mes économies forcées soldèrent mes chevaux et mes voitures...

“ Bref, trois ans et huit mois se passèrent. Je n'avais pas un sou d'avance, mais, en revanche, je n'avais pas de créanciers sérieux. Tout au plus devais-je une dizaine de mille francs à des fournisseurs qui ne songeaient guère à me presser, et je les payais à mon loisir.

“ L'idée que les largesses de mon bienfaiteur ou de ma bienfaitrice inconnus pouvaient avoir un terme ne me venait même plus à l'esprit. Je l'aurais d'ailleurs chassée bien loin, comme absurde, ridicule et inadmissible.

“ Il y a quatre mois à peu près, le 1<sup>er</sup> septembre dernier, je pris comme de coutume, le chemin de la rue de Bellechasse, et je fis passer ma carte au notaire.

“ M. F... me reçut presque aussitôt. Je ne lui trouvai point sa physionomie habituelle. Il me sembla triste, préoccupé, soucieux; mais tous les jours un notaire a des soucis personnels, soucis d'affaires ou soucis de famille, et je ne m'en préoccupai que par sympathie pour lui.

“ Il prit la main que je lui tendais et, sans rien dire, il la serra avec une expression particulière de condoléance. C'est de cette façon que les invités, en arrivant dans quelque maison mortuaire pour faire partie d'un convoi funèbre, serrent la main du plus proche parent du défunt.

“ Le digne notaire ne souriait point. Je sentis le sourire se figer sur mes lèvres.”

## XI

— Vous commencent à éprouver quelque inquiétude, n'est-ce pas?... demanda M. de Croix-Dieu.

— Oui, répondit André de San-Rémo, inquiétude encore vague, mais cependant déjà poignante... Après un instant de silence, M. F... me serra de nouveau la main et me dit :

— Allons !... du courage !...

— Qu'y a-t-il donc ? m'écriai-je.

— Il y a, mon cher client, que je n'ai rien à vous remettre...

“ Ce fut un rude coup. Je me sentis chanceler, et sans doute je devins très-pâle.

“ Du courage ! répéta le notaire, il est possible que cette absence de fonds provienne tout simplement d'un retard.

— Le croyez-vous ? fis-je vivement.

— Je ne crois absolument rien, répliqua-t-il, comment diable voulez-vous que je croie quelque chose ?... J'admets la possibilité d'une distraction, d'un oubli momentané, voilà tout...

— Vous n'avez donc pas dans votre caisse une année d'avance ?...

— Non, car depuis près de deux ans les fonds m'arrivent par douzièmes...

— Au dernier moment ?...

— Deux ou trois jours avant la fin du mois... Quelquefois la veille... je les espérais encore ce matin... qui sait s'ils n'arriveront pas demain ?...

“ Je secouai la tête.

— Je n'y compte pas... balbutiai-je, et Dieu sait que me voici dans un effroyable embarras...

— Les six mille francs que vous attendiez aujourd'hui vous étaient immédiatement nécessaires...

“ Ils m'étaient indispensables...”

— Vous n'avez donc rien mis de côté, pendant près de quatre ans, des deux cent soixante mille francs qui ont passé par vos mains ?...

— Pas un sou...”

“ Vous conviendrez, mon cher baron, que le notaire avait là sans contredit la plus belle occasion de m'adresser une morale triomphante !...”

“ En galand homme qu'il était il n'en profita point, et m'offrit très-courtoisement de mettre à ma disposition, à titre de prêt, un billet de mille francs.

“ Je déclinai cette offre, toute gracieuse qu'elle fût, je te quittai l'étude.

“ Si les fonds viennent, me dit M. F... en me donnant une dernière poignée de main, je vous ferai prévenir à l'instant même.”

“ Les fonds ne vinrent pas !...”

“ Il aurait fallu, pour être sage, réformer mon train dans les vingt-quatre heures, vendre mon mobilier, mes chevaux et mes voitures, faire argent de tout, renvoyer mes domestiques, sous-louer l'hôtel.

“ Je n'en fis rien, un absurde espoir me soutenait. Je me persuadai, où plutôt je m'efforçais de me persuader qu'il était impossible qu'on m'eût oublié complètement, et que je recevrais, le mois suivant, douze mille francs au lieu de six mille.

“ En conséquence je ne changeai rien à ma manière de vivre, seulement, au lieu de payer toutes choses à peu près comptant, ainsi que j'en avais l'habitude, je fis des dettes, et, pour la première fois de ma vie, je signalai des billets...”

“ Quatre mois s'écoulèrent sans amener le moindre mandat à vue !...”

“ Il ne pouvait me rester désormais l'ombre d'un doute ou l'ombre d'un espoir. Evidemment la personne inconnue qui depuis mon enfance veillait sur moi, m'abandonnait. Peut-être était-elle ruinée, peut-être était-elle morte...”

“ Mes créanciers s'insurgeaient. Les huissiers apprenaient le chemin de l'hôtel. Les petits fournisseurs devenaient insolents. Le visage de mes domestiques, auxquels cependant il n'était rien dû, exprimait l'inquiétude et le soupçon... On commençait à se défier de moi.

“ J'avais moi-même la conscience de ne plus être un honnête homme, car de quels termes flétrir la conduite de celui qui fait des dettes, sachant bien qu'il ne les pourra point payer ?...”

“ Je me sentais incapable de renoncer résolument à mes habitudes d'oisiveté, de luxe, de plaisir. Le courage me manquait pour travailler, et d'ailleurs par quel travail gagner misérablement ma vie ?...”

“ Alors je résolus de mourir, et sans vous, mon cher baron, à l'heure qu'il est cette résolution serait accomplie...”

“ Vous m'avez demandé ma confession, la voilà. Vous en savez désormais aussi long que moi... Etes-vous bien sûr de m'avoir rendu service en éloignant de ma tempe le revolver qui, sans scandale et presque sans bruit, allait me débarrasser des soucis d'une existence impossible ?...”

— Oui, pardieu, j'en suis sûr ! répliqua le baron. Et je le suis également et non moins absolument d'une autre chose ?...

— Laquelle ?...

— C'est que vous m'avez point tout dit...

— Je vous jure...

— Pourquoi jurer ?... interrompit M. de Croix-Dieu. Vous êtes de bonne foi, sans doute, mais je vais vous prouver combien vous vous trompez ! Si les ardentes convoitises du luxe et du plaisir, si l'horreur du travail, si la crainte d'une vie

médiocre vous avaient seuls conduits à la pensée du suicide, vous seriez un lâche, mon cher enfant, et vous ne l'êtes pas, tant s'en faut !

André de San-Rémo devint pâle.

— Que supposez-vous donc ? demanda-t-il.

— Il ne s'agit point ici d'une supposition, mais d'une certitude. reprit le baron. Vous avez voulu vous tuer parce qu'un immense découragement, s'empareant de vous, vous dominait et vous écrasait. Or, ce découragement n'avait d'autre cause qu'une passion profonde, ardente, et qui vous semble sans espoir... Un abîme se creuse entre vous et celle que vous aimez ! La pauvreté, tombant sur vous à l'improviste et vous fermant les portes du monde aristocratique, rendait cet abîme plus profond encore !... Vous vous êtes dit : " La vicomtesse de Grandlieu aurait aimé peut-être le marquis de San Rémo, l'un des leaders du high-life... Elle n'aura jamais un regard pour un pauvre diable en bottes à doubles semelles, gagnant à grand-peine mille écus dans quelque bureau, et mettant de fausses manches sur un veston râpé ! Donc il faut en finir ! " Et vous avez arrangé la petite comédie au dénouement de laquelle je suis intervenu...

Tandis que M. de Croix-Dieu parlait ainsi, une rougeur ardente colorait les joues d'André, si pâles une minute auparavant.

— Ah ça ! mais, savez-vous bien que vous m'épouvez ? — balbutia-t-il. Vous lisez au fond de l'âme ce qu'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même... Avez-vous donc le don de double vue ?...

— J'ai tout simplement l'expérience... répondit le baron en riant. J'observe et je sais voir...

— Mais qui vous a dit ?...

— Que vous étiez amoureux comme un fou de madame de Grandlieu, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Qui me l'a dit ?... Pardieu ! vous même...

— Moi ! Et comment cela ?...

— Mon cher enfant, vous êtes un naïf ! Quoi ! tous les jours, fort mal caché dans votre coupé, vous stationnez pendant deux heures en face de l'hôtel de Grandlieu, attendant la sortie de la vicomtesse, que vous suivez ensuite au Bois comme son ombre ! Quoi ! tous les soirs vous recommencez le même manège pour épier de nouveau la jeune femme et pour pouvoir, si son mari la mène au théâtre, la dévorer des yeux du fond d'une baignoire, et vous vous étonnez qu'un lise en votre cœur ! — C'est le contraire qui serait surprenant. Soyez épris, c'est à merveille, mais prenez garde de compromettre celle que vous aimez, et, sapristi ! je vous en prévient, vous avez la tendresse effroyablement compromettante !

André releva la tête que depuis un instant il tenait baissée.

— Vous savez tout... dit-il, vous aviez tout compris... tout deviné... et cependant vous avez arrêté ma main... Il vous semble donc que je puis vivre ?...

— Très-bien...

— Dans quel but ? Dans quel espoir ?...

— Dans le but d'être heureux... Dans l'espoir de le devenir.

— But insaisissable !... Vaine espérance, puisque j'ai mis mon bonheur dans un rêve...

— Tâchez que ce rêve devienne une réalité.

— Croyez-vous que ce soit possible ?...

— Je crois que rien n'est impossible à qui veut fermement...

— Madame de Grandlieu ne me connaît même pas !

— Elle vous connaîtra...

— Vous l'avez dit tout à l'heure : comment cette brillante patricienne remarquerait-elle dans la crotte un pauvre travaillant pour vivre ? en admettant, ce qui n'est point prouvé, que je parvienne à trouver du travail.

— Vous n'avez nul besoin d'en chercher... Votre existence restera ce qu'elle était depuis quatre ans... Vous garderez votre hôtel, vos chevaux, vos domestiques, tout enfin...

— Et comment m'y prendrai-je, s'il vous plaît, n'ayant plus un sou ?

— Que ceci ne vous inquiète point... Je suis très-riche... Je vais commencer par payer vos dettes, qui sont en somme fort peu de chose, et je me charge des dépenses de votre maison... Tirez à vue sur moi, vous me ferez plaisir...

— Ce n'est pas sérieux !...

— Je vous demande pardon, c'est très-sérieux.

— A quel titre feriez-vous cela ?

— A titre d'ami, tout bonnement... Je suis garçon, vous le savez, et j'ai de l'argent, beaucoup d'argent, trop d'argent... Vous m'intéressez plus que je ne le saurais dire... Je vous ai d'ailleurs sauvé la vie malgré vous, ce qui me donne l'incontestable droit et même m'impose le devoir de vous la rendre facile... Enfin, si votre amour-propre se cabre, il est aisé de le calmer en considérant mes avances comme un prêt pur et simple, à échéance indéterminée...

— Vous savez bien que jamais, au grand jamais, je ne pourrai vous les rembourser !

— Je ne sais pas cela du tout ! Vous êtes un très-beau jeune homme, mon cher enfant, et vous êtes marquis... Vous ferez certainement quelque jour un brillant mariage, et vous me paierez sur la dot... le capital et les intérêts...

— Vous savez que j'ai donné mon cœur tout entier, et vous me parlez d'un mariage ! s'écria André d'un ton de reproche.

— Et pourquoi n'épouseriez-vous pas votre idole elle-même ?

— Ah ça ! baron, que dites-vous ?... C'est de la folie !... Et son mari ?... Vous le supprimez ?...

— Le vicomte de Grandlieu a quarante-cinq ou quarante six ans de plus que sa femme... La vicomtesse sera une riche veuve...

— Ah ! murmura le jeune homme avec exaltation, si elle était veuve et si elle m'aimait, comme la fortune importerait peu !...

— Mon cher enfant, répliqua le baron, défaites-vous, j'en suis sûr, en supplie, de ces idées de l'autre monde :

Car sans argent l'amour n'est qu'une maladie !

C'est un poète du grand siècle qui a formulé cet aphorisme, si je ne me trompe, et je crois bien que je change un mot ou deux à son vers, mais la pensée n'en est pas moins bonne !... Enfin, soyez-en sûr, les choses s'arrangeront le mieux du monde... il ne s'agissait que de nous entendre ! Nous voici d'accord et vous tirerez sur moi sans scrupule... A propos, vous connaissez, n'est-ce pas, mon ami Georges Tréjan ?

— Oui. Pourquoi ?...

— Parce que c'est lui, selon toute apparence, qui vous ouvrira les portes de l'hôtel de Grandlieu...

— Lui ! s'écria André stupéfait, un artiste !

— Cet artiste est un gentilhomme, ce gentilhomme est le comte de Tréjan, ce comte de Tréjan est le parent très-proche du vicomte Armand de Grandlieu... Comprenez-vous maintenant ?...

## XII

Six mois environ avant l'époque où se passèrent les faits que nous racontons, André de San-Rémo visitait une petite comédienne du théâtre si souvent fermé des Menus-Plaisirs.

Mademoiselle Formose (ainsi se nommait la brune enfant) venait de conquérir la notoriété, en créant dans le *Puits-qui-chante*, avec une grande distinction, un rôle de *grenouille*.

Ce rôle, à la vérité, ne comportait que quatre lignes et deux vers d'un couplet, mais la désinvolture de mademoiselle Formose était si triomphante que, dès son entrée en scène, elle avait été acclamée par les jolis petits messieurs de l'orchestre.

Ayant reçu de la nature un museau chiffonné, point joli, mais piquant, merveilleusement bien faite, effrontée, pleine de chic, peu spirituelle mais intelligente, mademoiselle Formose avait pour appointements mensuels une centaine de francs d'amendes, et venait au théâtre dans une victoria attelée d'un cheval demi-sang de deux cents louis.

André de San-Rémo, après avoir eu pour cette aimable personne un caprice de quinze jours, continuait de la visiter sans savoir pourquoi.

Ils sont plus communs qu'on ne pense dans le monde de la galanterie parisienne, les bons idiots qui font les malins, le monocle dans l'œil, le gardénia à la boutonnière, et qui n'ont point l'énergie de se soustraire à l'ennui qu'on leur impose en le leur faisant payer, ma foi, tout aussi cher que l'amour!...

Un certain soir du mois de juillet, les Menus-Plaisirs, à peine entr'ouverts malgré le succès de deux ou trois pièces successives, et précludant à une de ces fermetures dont ils sont coutumiers, faisaient relâche sous un prétexte d'indisposition quelconque, mais en réalité pour cause d'indisposition des recettes que la chaleur rendait anémiques.

Mademoiselle Formose, dans l'après-midi et s'adressant à André, avait ainsi formulé ses volontés :

— Tu ne mèneras dîner au Moulin-Rouge ; après-dîner nous irons au Cirque, et comme c'est aujourd'hui samedi, après le Cirque, à Mabile... Il y aura du monde très-chic...

Donc, vers huit heures, le jeune homme et la pseudo-comédienne dinaient en tête-à-tête dans un cabinet situé au premier étage du restaurant de l'avenue d'Antin, et, tout en dînant, se querellaient pour passer le temps.

Après une journée brûlante, la soirée était orageuse. L'électricité de l'atmosphère agissait sur les nerfs de mademoiselle Formose. Une raillerie inoffensive d'André les exaspéra tout à fait.

La gracieuse enfant entra dans une de ces colères soudaines et violentes, habituelles aux filles mal élevées et toutes de premier mouvement. Elle jeta son verre (contenant et contenu), à la figure du jeune homme, qu'elle n'atteignit pas, puis prenant son chapeau, elle s'élança hors du cabinet en refermant la porte derrière elle avec un bruit de tonnerre.

— Bon voyage!... murmura André resté seul, en poussant un soupir de soulagement. Ah! si la chère fille pouvait ne jamais revenir!...

Il alla s'accouder au petit balcon de la fenêtre, et, sans songer davantage à la fugitive, il se mit à regarder le spectacle vivant et gai des cabinets de verdure du jardin, et les allées et venues des garçons surmenés, portant à grand renfort de poignets des pyramides de plats que les gouttelettes tombées de leurs fronts arrosaient, hélas!... trop souvent!...

Une musique délicieuse, tantôt éclatante et tantôt voilée, passait par-dessus les cimes des grands arbres et baignait le jeune homme dans des flots d'harmonie.

La nuit tombait. Une petite brise venue de la Seine agitait doucement les feuillages, apportant avec elle un simulacre de fraîcheur.

André, enchanté de sa solitude, et s'absorbant, dans une sensation de bien-être complet et de calme absolu, passa ainsi à peu près une demi-heure.

Il demanda ensuite l'addition, alluma un cigare et sortit.

Son cocher attendait sur la marge de l'avenue d'Antin, avec le phaéton et les poneys gris de fer.

— Monsieur le marquis, dit-il, mademoiselle Formose, que j'ai menée tout à l'heure au Cirque, m'a chargé de prévenir monsieur le marquis qu'elle l'attendait...

— Eh bien! murmura le jeune homme en haussant les épaules, la chère enfant m'attendra longtemps!...

Et, donnant l'ordre au cocher de le suivre au pas, il se dirigea vers le concert des Champs-Élysées, d'où s'échappaient les accords de cette musique entraînante dont nous avons parlé tout à l'heure : il prit un ticket et franchit le seuil de ce jardin vertueuse dont trois archanges, déguisés en simples contrôleurs, défendent impitoyablement l'entrée à toute fille d'Eve non pourvue d'un cavalier.

On ne voit point, il est vrai, l'épée flamboyante briller entre les mains de ces augustes gardiens du temple musical des bonnes mœurs, mais on la devine.

André s'assit et regarda les promeneurs tourner en rond, comme des chevaux de manège, autour de la rotonde où les musiciens profitaient de cinq minutes d'entr'acte pour accorder leurs instruments, éponger leurs fronts moites, et vider quelques bocks.

Le jeune homme, habitué aux joyeuses licences de Mabile et ne dédaignant point parfois d'aller passer une heure en galante compagnie à la Closerie des Lilas, trouva d'abord que l'édifiante austérité du jardin en excluait un peu la gaieté.

Mais tout à coup une vision rayonnante l'éblouit ; il lui sembla qu'une percée soudaine s'ouvrait devant ses yeux sur les horizons d'un paradis que jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait ni vu ni rêvé.

Ce brusque changement, comme presque toutes les grandes choses qui s'accomplissent ici-bas, avait la cause la plus simple.

Un beau vieillard de très-haute mine, jeune encore de tournure et presque de visage malgré ses cheveux argentés et ses favoris blancs, et vêtu avec une élégance tout à la fois recherchée et simple qui convenait bien à son âge, venait de passer auprès d'André en donnant le bras à une adorable jeune fille, grande et souple, blanché et blonde, un peu frêle encore peut-être, et qui semblait avoir dix-sept ou dix-huit ans, tout au plus.

La jeune fille s'appuyait avec une tendre confiance sur le bras de ce gentleman, qui selon toute apparence devait être son père, et levait vers lui le doux regard de ses prunelles d'un bleu profond, tandis que ses lèvres souriantes dévoilaient à demi ses dents mignonnes.

André entendit au passage cette brique de dialogue :

— Germaine, mon enfant, disait le vieillard, depuis longtemps déjà nous sommes debout ; êtes-vous fatiguée?...

— Cela commence, mon ami... répondit la jeune fille avec son délicieux sourire.

— Désirez-vous regagner la voiture?...

— Oh! non pas encore, je vous en prie... J'aime tant la musique!... Et puis ce mouvement m'amuse beaucoup... Nous resterons jusqu'à la fin, voulez-vous?... Vous voulez bien, n'est-ce pas?...

— Je veux tout ce que vous voulez, mon enfant, vous le savez... Oui, nous resterons, mais vous avez assez marché ce soir... asseyons-nous... Tenez, là, nous serons à merveille, et voici justement des places...

Le vieillard, tout en parlant, désignait des chaises très-voisines de celle qu'occupait M. de San-Rémo.

La jeune fille s'assit, tournant le dos à André qui dut se contenter d'apercevoir par instants son profil perdu, lorsqu'elle se penchait à demi pour parler à son compagnon, mais il contemplait tout à son aise sa taille gracieuse, ses épaules tombantes et ses beaux cheveux blonds relevés droits sur sa nuque blanche et nacrée, pour former au sommet de la tête une torsade dont un chapeau grand comme la main ne cachait point la soyeuse opulence.

Pourquoi le jeune homme s'enivrait-il de cette vue? Pourquoi son cœur, brusquement galvanisé comme par une étincelle électrique, éprouvait-il un trouble étrange, une émotion inconnue de lui jusqu'alors?...

Si quelqu'un avait posé cette double et indiscrete question, André aurait été, de la meilleure foi du monde, fort embarrassé d'y répondre.

Le concert s'acheva.

À peine les dernières vibrations des cuivres de l'orchestre venaient-elles de s'éteindre que la foule se précipita violemment vers les issues ; car, notez ce point, s'il vous plaît, les spectateurs et les auditeurs que rien ne presse, que personne n'attend et qui volontiers resteraient une heure de plus à regarder ou à écouter, ne veulent pas perdre le quart d'une minute pour s'envoler quand la musique se tait ou quand le spectacle est fini...

Quelle est la cause d'une si grande hâte?...

Nous signalons le fait, nous ne l'expliquons pas...

Le vieillard et la jeune fille constituaient sans doute l'une de ces exceptions qui, dit-on, fortifient les règles.

Sans doute, comme l'auteur de ce livre, ils avaient horreur de ces fâcheux contacts et de ces coudoiements odieux, inévitables dans les cohues où le flot humain pousse le flot, et parfois le soulève.

Ils sortirent les derniers ou plutôt les avant-derniers, car derrière eux venait André de San-Rémo.

Un grand valet de pied, en habit à la française, en culotte courte, en souliers à boucles, attendait près de la porte illuminée par un cordon de gaz dont une main économe commençait à atténuer l'éclat.

Il fit un signe.

Une calèche découverte à huit ressorts s'avança aussitôt, le marchepied fut abaissé. Le vieillard et la jeune fille prirent place sur les coussins. Le valet referma la portière, et le splendide équipage partit au trot cadencé de ses carrossiers de haute taille.

André monta dans son phaéton, saisit ses guides et suivit à distance la calèche qui ne le mena pas bien loin, car un peu après la place Beauveau, elle disparut sous la voûte de l'un des beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré.

Certain de reconnaître cet hôtel le lendemain, M. de San-Rémo, sentant sa tête en feu, tourna bride. Au lieu de regagner sa demeure, il monta l'avenue des Champs-Élysées, et, jusqu'à une heure du matin, il fit trotter ses poneys à l'aventure dans les allées désertes du bois de Boulogne.

À une heure et demie, il rentra.

Une lumière vive, brillant derrière les vitres de son appartement, frappa ses yeux au moment où il descendait de voiture.

—Il y a donc quelqu'un chez moi ? demanda-t-il au valet de chambre qui attendait sur le perron.

—Oui, monsieur le marquis.

—Et qui cela ?...

—Mademoiselle Formose.

André fit un geste d'impatience.

—Ne détez pas, dit-il au cocher, et il monta.

La pseudo-comédienne, voyant que M. de San-Rémo se gardait bien de la venir rejoindre soit au Ciacque, soit à Mabilly, avait réfléchi. Ses nerfs s'étaient calmés. Une rupture trop hâtive compromettrait notablement ses petits intérêts. Donc il importait de ne point rompre. Donc il fallait souffler avec adresse sur le feu presque éteint, et de ce brasier languissant faire jaillir une dernière étincelle...

Aussi mademoiselle Formose, gracieuse, souriante, un peu dévêtue, le visage rafraîchi par un nuage de veloutine, faisait des effets de bras nus devant une des glaces de la chambre à coucher, en ajustant coquettement sur sa tête mignonne les longues nattes de ses cheveux bruns.

Toute cette mise en scène, très-gentille et très-adroite, ne semblait point préparée avec art pour les besoins de la cause.

Mademoiselle Formose, douée amplement de ce charme pervers, plus dangereux que la beauté vraie et qu'on appelle la beauté du diable, était en droit de se promettre un triomphe peu disputé.

On ne pouvait nier qu'elle fût séduisante, et comme la jeunesse, en somme, est toujours la jeunesse, elle avait pour elle bien des chances...

### XIII

Oui, certes, mademoiselle Formose avait pour elle bien des chances, mais elle en avait une contre elle, et ce fut celle-là, justement, qui l'emporta.

Depuis la rencontre faite par André de San-Rémo, deux heures auparavant, au concert des Champs-Élysées, l'amour banal inspirait au jeune homme une répugnance insurmontable.

D'une façon très-polie, mais aussi très-carrée, il engagea à reprendre au plus vite le chemin du boulevard Haussmann, où elle demeurerait.

—Le phaéton vous attend pour vous conduire, ajouta-t-il. Vous recevrez demain matin un petit souvenir dont, je l'espère, vous serez contente... Bonsoir et bonne nuit...

—Bref, vous ne mettez à la porte ! s'écria mademoiselle Formose.

—En aucune façon, je vous prie simplement de retourner chez vous...

—Vous êtes un paltoquet, mon cher !...

—Je serai tout ce qu'il vous plaira que j'sois, mais je vous demande avec instance de ne pas faire plus longtemps attendre mes poneys.

La folle enfant comprit que ni la séduction ni la colère ne lui feraient désormais gagner son procès.

Elle se mit à rire et battit en retraite avec philosophie.

—Le petit souvenir, tu sais, mon bon chéri, j'aime autant qu'il soit gros... dit-elle en quittant la chambre.

—Ouf ! murmura André quand il entendit le phaéton sortir de la cour.

Il dormit fort peu cette nuit-là, et le lendemain, avant midi, il montait à pied la rue du Faubourg-Saint-Honoré et entra dans une boutique de curiosité faisant face à l'hôtel remarqué par lui la veille au soir.

Là, tout en examinant quelques porcelaines du Japon, il causa avec la marchande, qui d'ailleurs était fort avenante.

—Quel est le propriétaire de ce bel hôtel en face ? lui demanda-t-il.

—C'est M. le vicomte de Grandlieu...

—Un homme jeune encore, n'est-ce pas ?

—Oh ! non, monsieur, pas même de la seconde jeunesse, ni de la troisième...

—Alors c'est son fils, sans doute, qu'on m'a montré...

—On s'est trompé certainement. M. de Grandlieu n'a point de fils, n'ayant jamais été marié...

—S'il habite seul cette immense demeure, je le plains...

—Il ne l'habite pas seul...

—Ah !...

—Il a sa pupille avec lui... mademoiselle Germaine de Randal... une orpheline qu'il aime autant que si elle était sa fille... Elle est bien johe, mademoiselle Germaine, et douce, et bonne, et charmante... Elle vient souvent ici... Elle a le goût des bibelots, elle adore le bric-à-brac et m'achète beaucoup de choses. Je la fais prévenir chaque fois que j'ai quelque objet nouveau et joli... Elle est venue pas plus tard qu'hier, et, tenez, elle a choisi ceci qu'on lui portera dans la journée... Il y avait une petite restauration à faire à l'une des fleurs de la bordure...

Tout en parlant, la marchande désignait un miroir bissauté du dix-huitième siècle, dans un cadre de porcelaine de Saxe sur les bords duquel des figurines d'enfants jouaient avec des fleurs en relief.

M. de San-Rémo, en regardant cette glace mignonne, crut voir s'y refléter l'adorable visage qui l'avait ébloui la veille au soir.

—Combien avez-vous vendu cela ? demanda-t-il d'une voix émue.

—Mille francs, monsieur, et ça n'était pas trop cher ; mais mademoiselle Germaine ne marchande jamais, et, quoique le vicomte de Grandlieu soit immensément riche, je vends à sa pupille aussi à bon marché que possible...

—Vous vendez même trop bon marché... Ce miroir vaut plus de mille francs... la preuve c'est que je vous en offre quinze cents... Est-ce marché fait ?

—Je ne puis accepter, monsieur, et vous m'offririez dix mille francs que je n'accepterais pas davantage...

—Pourquoi donc ?

—Cet objet ne m'appartient plus, je vous l'ai dit... il est depuis hier la propriété de mademoiselle de Randal.

—Peut-être n'y tient-elle que médiocrement... Ne pourriez-vous lui demander si elle consentirait à vous en laisser disposer ?

—Je ne lui demanderai point cela, non, monsieur... J'aurais l'air de regretter le marché conclu... Mais, si cela vous est agréable, j'essayerai de me procurer un miroir pareil à celui-ci, et j'y réussirai probablement... ils sont rares, mais ils ne sont pas introuvables... Faut-il m'en occuper ?

André répondit d'une façon négative.

Que lui importait un miroir plus ou moins semblable ?...

C'était celui-là qu'il souhaitait et non un autre, et cela parce qu'il avait appartenu (ne fût-ce que pendant quelques heures) à mademoiselle Germaine de Randal, dont il venait d'entendre prononcer le nom pour la première fois...

On s'étonnera peut-être que le marquis de San-Rémo fût si peu au fait de ce qui se passait dans le monde aristocratique, et qu'il ne connût même pas de vue un homme que tout Paris connaissait, le vicomte de Grandlieu.

Rien n'était plus simple.

André, tout à la vie de plaisir, n'avait jamais tenté la moindre démarche pour se faire entendre dans le monde patricien ; démarche dont le résultat, d'ailleurs, aurait été douteux.

Ses connaissances n'étaient pas nombreuses, et, sauf quelques camarades de collège, il ne fréquentait guère que des amis de hasard.

Tranchons le mot : le marquis de San-Rémo n'était point un aventurier, nous le savons, mais il en avait quelque peu l'air. Combien de gens, allant au fond des choses, auraient trouvé suspects ce titre italien, provenant d'un château inhabitable et inhabité, et ces revenus considérables dont personne ne connaissait l'origine ?... Bref, il semblait matériellement impossible qu'un enquête approfondie, faite sur la situation du jeune homme, ne tournât point à son préjudice.

Résultat injuste, assurément, mais inévitable.

Cette soirée au concert des Champs-Élysées allait être, pour André, le point de départ d'une existence nouvelle.

Il avait, comme on disait jadis, *reçu le coup de foudre*. En d'autres termes, il était devenu, à première vue, passionnément amoureux de mademoiselle de Randal, et, tout en s'abandonnant à cette passion qu'il ne cherchait nullement à combattre, il ne se dissimulait point qu'elle lui préparait fatalement un avenir de chagrins et de déceptions.

Que devait-il espérer, en effet ? Que devait-il attendre ?...

Il n'était qu'un inconnu auquel on avait acheté un titre pour lui créer un semblant d'état dans le monde.

Il ne possédait rien, puisque sa fortune apparente, ne reposant sur aucune base solide ou du moins connue, pouvait du jour au lendemain disparaître...

Aurait-il l'imprudente folie, en ces conditions déplorables, d'aspirer à la main d'une fille de grande maison ?... Chercherait-il même à se faire présenter au vicomte de Grandlieu ?

A quoi bon ?

S'il échouait dans cette tentative, si M. de Grandlieu refusait de le recevoir, ce serait une humiliation poignante. S'il réussissait, au contraire, que pourrait-il résulter d'heureux pour lui de son admission à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré ?

André se dit toutes ces choses. Il maudit avec une incomparable amertume le hasard funeste de sa naissance, et sans rien attendre, sans rien espérer, imitant les fanatiques orientaux fumeurs d'opium ou mangeurs de hatchich, il s'enivra de loin, chaque jour, du poison qui le tuait lentement.

Sa vie se passait à suivre partout M. de Grandlieu et sa pupille, mais sa poursuite était si discrète, si bien cachée, que ni le vieillard, ni la jeune fille ne pouvaient s'apercevoir de la constante obsession dont ils étaient l'objet.

Jamais on n'entendait André prononcer le nom du vicomte ou celui de mademoiselle de Randal... Jamais il ne se permettait une question au sujet de l'un ou de l'autre...

Un matin, vers midi (deux mois environ après la soirée au concert des Champs-Élysées), le jeune homme, à cheval et suivi d'un groom, montait au pas la rue Tronchet pour aller rejoindre le faubourg Saint-Honoré et passer devant l'hôtel de Grandlieu, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire plusieurs fois par jour.

En longeant la Madeleine il vit un nombre inaccoutumé de voitures de maître stationnant près des grilles. Des valets de pied en livrées de gala formaient des groupes multicolores, et, parmi ces livrées, M. de San-Rémo reconnut celle de la maison de Grandlieu.

Quelque brillant mariage sans doute se célébrait à la Madeleine, et, dans la foule des assistants, se trouvaient certainement le vicomte et sa pupille.

Cette occasion inattendue qui se présentait à l'improviste de voir mademoiselle de Randal, fit battre violemment le cœur du jeune homme.

Il mit pied à terre et, jetant à son groom la bride de sa monture, il gravit les degrés et entra dans l'église, parée, illuminée comme aux jours des plus grandes fêtes, et pleine des odeurs de l'encens et des graves accents de l'orgue.

Une assistance énorme, aristocratique, élégante, mais un peu moins recueillie peut-être qu'il n'aurait fallu, encombrait la nef.

La cérémonie qui avait attiré à la Madeleine une si considérable et si mondaine affluence était bien un mariage.

André ne pouvait voir les époux, une distance trop grande le séparait des prie-Dieu de velours sur lesquels il s'agenouillaient. Peu lui importait, d'ailleurs. Ce n'était point par curiosité qu'il avait franchi le seuil de l'église.

Tout près de lui des jeunes gens causaient à voix basse, et quelques lambeaux de phrases, tranchant sur le murmure étouffé de leurs paroles, arrivaient presque distinct jusqu'à son oreille.

— Elle est charmante... disait l'un, c'est grand dommage...

— Pourquoi dommage ?

— Elle est si jeune et lui si vieux...

— Qu'importe ?... il est si riche !... Si c'est l'argent qui fait le bonheur, elle sera très-heureuse !... d'ailleurs il est bien conservé...

— Tant pis pour la petite... On dit qu'il en est fou...

— Amour de vieillard !... Je la plains...

— Bah ! nous la dédommagerons... Vierge elle était sacrée pour nous... Jeune femme d'un vieux mari, tout devient de bonne guerre...

— Messieurs, la messe est terminée... Les époux prennent le chemin de la sacristie pour les signatures... Il y a un monde fou... Ce sera long... Partons-nous ?

— Non, je reste... Je veux revoir la mariée... Sous ses dentelles d'Angleterre elle est étourdissante !... et puis, elle m'intrigue...

— En quoi ?...

— Avez-vous remarqué son assurance tout à l'heure quand elle a passé devant nous ?... la grâce aisée de tous les jours... ni trouble, ni embarras, ni rougeur... Innocence absolue ou science un peu précoce ?... C'est l'un des deux, mais lequel des deux ?...

— Le diable le sait...

— Et nous le saurons peut-être un jour, nous aussi, comme le diable...

André ne tenait point à voir cette mariée dont tous ces hommes s'occupaient, et que sans doute il ne connaissait pas ; mais, en restant où il était, il verrait certainement Germaine quand elle sortirait de l'église.

Il attendit.

Une demi-heure s'écoula ; puis il se fit un grand mouvement dans la foule qui s'écarta à droite et à gauche pour laisser un passage libre, et l'on entendit la hamppe ferrée de la hallebarde du suisse retentir en frappant les dalles.

— Les voici... les voici... murmuraient toutes les voix.

André reçut soudain dans le cœur un coup violent, et il lui sembla que le sol s'ébranlait sous ses pieds.

Germaine de Randal, souriante et blanche dans sa blanche parure, s'avancait lentement entre deux rangs de fronts inclinés, en s'appuyant au bras du vicomte Armand de Grandlieu, son mari...

## XIV

André de San-Rémo, lorsque l'étourdissement moral résultant du coup violent qu'il venait de recevoir commença à se dissiper, se trouvait hors du poche et sur la plate-forme qui domine le grand escalier de la Madeleine.

La foule, sortant de l'église à la suite des mariés, l'avait entraîné jusque-là sans qu'il en eût conscience.

La voiture de gala du vicomte de Grandlieu s'éloignait au trot relevé de son splendide attelage, emportant le vieillard et sa jeune femme ; les équipages des invités prenaient la file, et les valets de pied menaient grand tapage en refermant les portières.

André, dans la situation d'esprit d'un homme éveillé brusquement après un sommeil plein de trouble, et qui n'a pas encore eu le temps de rétablir l'équilibre dans ses pensées, alla rejoindre ses chevaux et son groom, se mit en selle, puis, entraîné par la force de l'habitude, se dirigea vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et ne tarda point à ralentir machinalement le pas de sa monture en face de l'hôtel de Grandlieu.

L'immense porte cochère était ouverte ; cinq ou six voitures stationnaient au fond de la cour.

Le vicomte, fidèle aux vieux usages, ne jugeait point à propos d'aller passer sa lune de miel dans ses terres ou dans quelque appartement d'auberge, et donnait un grand déjeuner à un certain nombre d'amis intimes.

— Mariée !... murmura le jeune homme, elle est mariée !... et à ce vieillard !

Il gagna l'avenue des Champs-Élysées et mit son cheval au galop, en répétant d'une voix sourde, entre ses dents serrées :

— Mariée !... Elle est mariée !...

Mais tout à coup, comme il avait déjà dépassé l'Arc de Triomphe et parcouru plus des trois quarts de l'avenue de l'Impératrice, l'expression de sa physionomie changea, son visage se détendit en quelque sorte.

— Eh bien ! après tout, que me fait cela ? se demanda-t-il. Suis-je un fou, pour me préoccuper ainsi de choses qui, par aucun point, ne peuvent et ne doivent me toucher ? Entre moi et Germaine de Randal, aujourd'hui vicomtesse de Grandlieu, quel rapport ?... Elle ignore même mon existence !... Pas une seule fois son calme regard n'a croisé mon regard ardent ! Avais-je la prétention ridicule qu'un amour insensé pourrait à la longue me créer des droits ?... Cette jeune fille, un jour ou l'autre, ne devait-elle pas se marier ?... Pourquoi mon absurde émotion, parce qu'un mariage inévitable frappe mes yeux à l'improviste ?... Je n'attendais rien. Un abîme me séparait de mademoiselle de Randal... Celui qui me sépare de madame de Grandlieu n'est pas plus profond... Il l'est moins peut-être...

Les paroles murmurées par les jeunes gens sous le porche de l'église, quand M. de San-Rémo ne savait pas encore quels étaient les mariés, lui revinrent soudainement à l'esprit...

— C'est au vicomte de Grandlieu, désormais, de veiller sur son trésor... On a le droit de chercher à le lui ravir... Tant pis pour lui s'il le garde mal !...

Nous ne prétendons point que ce raisonnement fût moral. Nous confessons même volontiers sa trop complète immoralité, mais quatre-vingt-quinze hommes sur cent raisonnent invariablement de cette façon, et André de San-Rémo, abandonné sans guide au milieu de la corruption parisienne, pouvait-il faire exception à la règle générale ?...

A partir de ce moment il eut une idée fixe, celle de trouver un moyen de se faire présenter à M. de Grandlieu.

Mais nous savons déjà que, par suite du malheur de sa position ambiguë et presque suspecte, André n'avait qu'un nombre très limité de relations dans le monde sérieux et aristocratique, et d'un autre côté il nous paraît à peu près superflu d'affirmer que M. de Grandlieu se montrait infiniment sévère sur le chapitre des admissions.

Cependant, à force de patientes démarches et d'habiletés diplomatiques, le jeune marquis aurait réussi peut-être à créer un trait d'union entre le vicomte et lui, quand arriva la catastrophe qui nous est connue.

Nous voulons parler de la cessation soudaine du paiement de la pension. André se trouvant ainsi sous le coup des difficultés les plus humiliantes qui soient au monde, celles qui résultent des embarras d'argent inattendus et inextricables,

no renonça point au romanesque amour qui maintenant plongeait au plus profond de son cœur d'indestructibles racines, mais il mit de côté le vague espoir qui ne reposait sur rien, que rien ne justifiait et qui jusque-lors l'avait soutenu.

Nous savons déjà que les embarras d'argent suivirent une marche ascendante, et nous connaissons le dénouement tragique que l'intervention de M. de Croix-Dieu avait seule empêché d'aboutir.

Cette intervention si à-propos venue modifiait d'une façon complète et favorable en apparence la situation d'André.

Le jeune homme, au moment précis où tout s'effondrait autour de lui, trouvait un riche protecteur, s'éprenant à son endroit d'une tendresse vraiment paternelle, payait ses dettes, mettait à sa disposition un coffre-fort inépuisable, le rattachait à la vie en faisant miroiter devant ses yeux des horizons magiques, et lui promettait enfin la clef du paradis de ses rêves, celle qui devait ouvrir à deux battants les portes de l'hôtel du Grandlieu.

Donc nous n'étonnerons point nos lecteurs en leur affirmant qu'à l'heure où le baron de Croix-Dieu quittait André de San-Rémo, la passion de ce dernier, surexcitée par l'espérance renaissante, arrivait jusqu'au délire, et de la meilleure foi du monde le jeune homme se disait ceci :

— J'allais volontairement mourir, parce que tout me séparait d'ELLE... Un miracle se fait et va nous rapprocher !... L'amour veut que je vive, parce qu'un jour ELLE doit m'aimer !... Or, aucune puissance en ce monde ne prévaut contre l'amour ! Germaine ne sait pas aujourd'hui que j'existe, et fatalement elle m'appartiendra !... Le Maître qui préside aux destinées des hommes nous a faits l'un pour l'autre !... Une étincelle du feu de mon âme jaillira jusqu'à la sienne !... Mon premier regard m'a donné à elle... Son premier regard la donnera à moi !... Les obstacles amoncelés entre nous tomberont l'un après l'autre, renversés par le hasard ou brisés par ma volonté !... Germaine est mon bien !... Germaine est ma chose ! qui la prend, me la vole !... La reconquérir est mon droit, c'est plus que mon droit, c'est mon devoir !... Je n'y faillirai pas !...

Tandis qu'André, dans sa fièvre de passion, se disait ces folies, le baron, que son coupé conduisait rapidement vers les hauteurs de la rue de Rome, souriait avec une indéfinissable expression de contentement.

— Ça marche bien, murmurait-il en se frottant les mains, Georges Tréjan et Fanny Lambert, Blanche Gavard, Octave et Reine, André de San-Rémo et Germaine de Grandlieu, vont se prendre tous, pauvres mouches, dans les solides réseaux que ma main invisible entrecroise autour d'eux !... Décidément je suis très-fort !...

Le coupé s'arrêta en face d'une haute maison neuve d'apparence grandiose.

M. de Croix-Dieu passa, sans rien demander, devant la loge du concierge, s'engagea dans un escalier luxueux, monta jusqu'au troisième étage au-dessus de l'entre-sol, et sonna à une porte à deux battants, dont les panneaux vernis jouaient à s'y méprendre le bois de tuya.

Une femme de chambre presque jolie, très-élégante, à mine effrontée, vint ouvrir.

— Tiens, c'est vous, monsieur le baron, dit elle avec une familiarité qui ne parut en aucune façon scandaliser le visiteur ; vous voulez voir madame ?

— Naturellement.

— C'est qu'elle dort...

— A quatre heures de l'après-midi !...

— Tiens ! quand on fait de la nuit le jour...

— On a donc joué et soupé ici jusqu'au matin ?...

— Il me semble que c'est assez l'habitude de la maison... Je n'en peux plus, moi, d'abord !... Je suis sur les dents... J'ai envie de demander mon compte à madame...

— Tu aurais tort, la place est bonne...

— Ah !... sans ça !...

— Enfin voyons, ma fille, éveille ta maîtresse...

— C'est défendu...

—Viole la consigne...Je prends tout sur moi...

—J'sais bien que vous faites ici la pluie et le beau temps. Venez donc dans le boudoir et prenez garde, en traversant le salon, de marcher sur ces messieurs...

—Hein ? Tu dis ?...

—Il y en a trois ou quatre, voyez-vous, qui n'ont pas pu s'en aller tant ils avaient bu de vin de Champagne et de charreuse verte, en cartonnant...Et ils dorment un peu partout..

—Octave en est-il ?

—Ah !...parbleu !...le pauvre innocent !...S'il en est ?...Je crois bien...Vrai, monsieur le baron, il me fait presque pitié, celui-là...

—Bon petit cœur !...

—En voilà un qui n'attendra pas l'inauguration du cimetière de Méry-sur-Oise !... I. s'en va, train express... convoi direct...grande vitesse... malle des Indes !... Je passe mon temps à conseiller à madame de...voyez se faire enterrer ailleurs...J'ai raison, n'est-ce pas ?

—Tu as le plus grand tort, au contraire, ma fille... Octave est mon protégé.

—Eh ! bien, sapristi, monsieur le baron, vous le protégez !...gremet mal !...Enfin, ça vous regarde, et lui aussi... Mais vous devez avoir une romise de l'entrepreneur des pompes funéraires...

M. de Croix-Dieu essaya de sourire de cette plaisanterie lugubre : n'y réussissant point, il se mordit les lèvres.

La femme de chambre avait ouvert la porte du salon qu'il fallait traverser pour arriver au boudoir.

Le baron s'arrêta un instant sur le seuil, frappé du spectacle bizarre, à la fois triste et bouffon, mais pittoresque, caractéristique et bien parisien, qu'il avait sous les yeux.

Ce salon était une grande pièce, meublée d'une façon riche et vulgaire.

Sur les murailles tendues d'étoffe rouge s'étaient des tableaux mélangés dans des cadres magnifiques.

Les sièges en velours rouge capitonné ; le tapis, rouge également.

Une haute armoire vitrée, façon Boule, offrant sur ses rayons une collection de *curiosités* légèrement apocryphes, faisait face à un piano à queue, tout ouvert.

Au milieu de la pièce, sous un lustre assez beau, des amoncellements de cartes et des jetons de toutes les couleurs surchargeaient le tapis de drap vert d'une vaste table ovale, à côté de deux candélabres à huit branches dont les bougies entièrement consumées avaient fait éclater leurs bobèches de cristal.

Une autre table carrée, placée à travers et comme au hasard, supportait tout un bataillon de bouteilles vides aux goulots argentés, et des rafraîchisseurs dont la glace fondue s'était métamorphosée en eau sale.

On devinait ces divers détails plutôt qu'on ne les voyait, car les rideaux de velours, abattus devant les fenêtres, créaient dans le salon une demi-obscurité.

Un des joueurs de la nuit précédente, vautre sur un divan et les pieds plus haut que la tête, laissait pendre ses bras et ronflait.

Trois autres parmi lesquels Octave Gavard, dormaient sur le tapis en des poses bizarres, offrant dans la pénombre un fouillis d'habits noirs, de plastrons blancs et de visages livides.

—Honneur au courage malheureux !... murmura M. de Croix-Dieu d'un ton d'admiration ironique, il ont été vaincus, mais ils avaient lutté !... Ce sont des hommes !...

—Ça, des hommes !... répliqua la femme de chambre en haussant les épaules, et avec cet accent parisien inimitablement canaille que tout le monde connaît. Oh ! la ! la ! quel malheur !... Allons, monsieur le baron, venez...

## XV

M. de Croix-Dieu traversa le salon que nous venons de décrire dont l'atmosphère était lourdement saturée d'émana-

tions vineuses et alcooliques, mêlées à l'acre odeur du cigare refroidi, et il franchit le seuil d'un boudoir tendu de soie mauve, où brûlait un grand feu dans une cheminée de marbre blanc chargée de bibelots.

—Je vais éveiller madame, reprit la femme de chambre, mais elle ne viendra pas sans s'être un tantinet maquillée. Vous en avez au moins pour un grand quart d'heure de pose... Voici des journaux... La cave à liqueurs est sur la console, à côté de la boîte à cigares... Passez votre temps avec cela, monsieur le baron.

—L'hospitalité écossaise !... murmura M. de Croix-Dieu en souriant. Prie néanmoins ta maîtresse de faire vite... Je suis un peu pressé...

—On tâchera...

La camériste sortit, et au bout de quinze minutes Reine Grandchamp, la maîtresse du restaurant entra dans le boudoir, l'air assez maussade.

Quand madame veuve Blanche Gavard disait de Reine : *C'est un monstre !* le baron de Croix-Dieu, qui s'y connaissait, avait raison de répondre : *Un monstre bien joli !*

Pour les yeux de Reine semblaient avoir été faits jadis ces quatre vers de Nadaud, chanté par toute une génération :

Que j'aime à voir, sous ta prunelle noire,  
Ce cercle bleu tracé par le bonheur...  
Liste d'azur qui garde la mémoire  
Des amoureux effacés de ton cœur !

—Ah ça ! baron, dit-elle en entrant dans le boudoir après une moue très-prononcée, vous êtes encore un drôle de bonhomme, vous, savez-vous !... On ne peut donc plus dormir tranquillement une heure ou deux, à présent, quand on vient de passer quatre ou cinq nuits ?... Pourquoi me faites-vous éveiller ?... Est-ce que le feu est quelque part ?...

—Il est dans tous les coins quand vous avez passé...répondit M. de Croix-Dieu en riant.

Reine Grandchamp haussa les épaules.

—Plus que ça de madrigal !... fit-elle dédaigneusement. — Méditez-vous une déclaration, par hasard ?...

—Que Dieu m'en garde !...

—Eh bien ! alors, qu'est-ce que vous me voulez ?... Vous m'avez écrit hier à propos d'Octave... Je n'ai rien compris à votre lettre.

—Elle était pourtant des plus simples... Je vous disais qu'il fallait garder ce garçon, être très-gentille pour lui et ne plus le tourmenter à propos d'argent...

—Vous êtes bon, vous !... Je ne veux pas toucher à mon capital, et ma maison est lourde !...

—La question financière se réglera désormais entre vous et moi...

—D'accord... Mais vous savez, baron, j'aimerais mieux en finir d'une autre manière... Mon rêve serait de le lâcher...

—Qui ça ? Octave ?

—Naturellement...

—Et pourquoi donc ?...

—Il m'ennuie, ce moutard... Il passe son temps à parler des six millions de *feu papa*, et à se plaindre de *maman* !... C'est une scie !... Je n'ai jamais un moment de liberté !... il est jour et nuit chez moi !... Un vrai crampon, et les compensations sont insuffisantes...

—Un peu de patience, donc, ma chère !... Songez, pour vous donner du courage, qu'Octave, dans onze mois, aura six millions...

Pour la seconde fois, Reine Grandchamp haussa les épaules.

—Eh ! s'écria-t-elle avec impatience, il ne les aura jamais !

—Qui pourrait les lui enlever ?...

—Avant onze mois, vous l'aurez depuis longtemps conduit au Père-Lachaise, vous le savez bien !... vous n'en doutez pas !...

—J'en doute beaucoup, au contraire !... Octave est plus fort qu'il ne le paraît...

—Allons donc !... Ce n'est point à Reine Grandchamp qu'il faut conter ces calembredaines !... Je m'y connais, que

diable !.. J'ai déjà vu trois mineurs mourir entre mes mains ! On finira par dire que c'est une spécialité et ça fera grand tort à ma réputation .

M. de Croix-Dieu se mit à rire.

—Oui, riez !... reprit la jeune femme avec impatience, riez tant qu'il vous plaira ; mais savez-vous comment cela s'appelle, ce que nous faisons, vous et moi, en ce moment ?

—Non, en vérité, pas du tout !...

—Eh bien, cela s'appelle un assassinat !

—Oh ! oh !... Des mots tragiques !... Du mélodrame !...

—Ni l'un ni l'autre !... La vérité tout bêtement !... Oui, nous assassinons, et d'une façon plus lâche que l'homme qui tue à coup de couteau, car nous commettons le crime et nous le commettons sans risques, la loi ne pouvant rien contre nous...

—Trêve de folies ! ..

—Des folies !.. ah ! vous trouvez !.. Dans tous les cas, elles sont peu gaies !.. Quoi ! vous prenez un malheureux enfant, car c'est un enfant, cet Octave !.. vous le prenez la veine appauvrie, la poitrine faible, miné par la fièvre, épuisé, chancelant, roussant, crachant le sang, et quand il lui faudrait le repos, le calme, les longs sommeils, les soins de toutes les heures, vous le lancez à travers les ivresses de la table et du jeu, vous faites succéder pour lui les émotions du baccarat aux excitations du champagne. Oui, et cent fois oui, c'est un meurtre !.. Vous avez un intérêt à la mort d'Octave, et, dans cet intérêt, vous le tuez !..

—Un intérêt, moi ?.. Lequel ?..

—Je ne sais pas, mais je chercherai .. je trouverai .. et tenez je devine .. j'y suis .. je trouve déjà ..

—Ah ! bah ! .. fit le baron d'un ton railleur.

—La mère d'Octave est votre amante, reprit Reine, et vous devez l'épouser, dit-on.

—C'est un mensonge !.. fit vivement M. de Croix Dieu.

—Or, continua la jeune femme sans s'inquiéter de l'interruption, Octave mourant avant d'être majeur, sa mère hériterait de lui, un avocat que je connais l'affirmait l'autre jour, et la veuve de feu Gavard vous apporterait les millions en dot !.. Voilà le mot du logogriphie.. C'est très malin, baron, mais bigrement canaille !..

—Ah ! s'écria Philippe, taisez vous !..

—Me taire !.. Et pourquoi donc me tairais-je, s'il vous plaît ?.. Je suis chez moi !.. Vous déplaît-il d'entendre vos vérités ?.. Rien ne vous force, ce me semble, à les écouter plus longtemps..

La conclusion de tout ceci ?.. demanda, après un silence de quelques secondes, le baron devenu très pâle.

—La conclusion, mon cher, c'est qu'à partir de cette minute, il ne faut plus compter sur moi pour servir vos petits projets. Je décline le grand honneur de votre collaboration un peu trop homicide. Je vais tout de ce pas réveiller le jeune Octave et le mettre amicalement à la porte en lui donnant quelques bons conseils, et peut-être l'édifierai-je en même temps sur la confiance que mérite son excellent ami le baron de Croix-Dieu ..

—Vous ferez cela, ma chère ?

—Très-bien ..

—Je n'en crois pas un mot ..

—Ah ! bah ! ..

—Mon Dieu, oui .. c'est comme ça ..

—Vous faut-il une preuve ?

—S'il vous plaît...

—Je vais vous la donner à l'instant ..

Et la jeune femme se dirigea d'un pas leste vers la porte qui du boudoir conduisait dans le salon où dormait Octave, en compagnie de trois autres gommeux, pas beaucoup plus majeurs et pas beaucoup moins éreintés que lui.

Déjà sa main se posait sur le bouton de cristal.

M. de Croix-Dieu s'était assis au coin de la cheminée, et tisonnait le feu en souriant.

—Reine... dit-il d'un petit ton soe.

—Baron ? fit en se retournant la maîtresse du restaurant.

—Un mot...

—Parlez vite !..

—Si tu franchis le seuil de ce boudoir, ma fille, je quitte à l'instant ta maison ..

—Qui vous retient, baron ? Bon voyage.

—Attends donc ! .. En sortant d'ici, je me rends au parquet du procureur de la République ..

La jeune femme tressaillit.

—Que m'importe ?... demanda-t-elle cependant avec aplomb, mais d'une voix un peu agitée.

—Et, poursuivit M. de Croix-Dieu, je donne à ce magistrat des nouvelles intéressantes d'une certaine Julie Joubert, condamnée par défaut à cinq ans de prison pour crime, alors qu'elle ne portait point le joli nom de Reine Grandchamp... Eh bien ! tu ne vas plus, ma mignonne ?.. Va donc !.. qui t'en empêche ?..

—Ah ! le bandit, murmura Reine devenue livide, il me tient !..

—Pardieu ! fit le baron en riant... Redeviens donc raisonnable et charmante, comme tu l'es presque toujours, et redouble de folle tendresse pour ton ami Octave Gavard que j'aime vraiment comme un fils. C'est convenu, n'est-ce pas ?..

—Hélas !.. il le faut bien.

—Parfait !..

Le baron dit bonjour à Reine, descendit, remonta dans son coupé, regarda sa montre et dit à James :

—Rue Le Sueur, et du train... Je suis en retard.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

La quatrième partie a pour titre : L'AMOUR FAUX

## TOUT A FAIT NOUVEAU The CLEVELAND COMBINATION CAP

Enregistre à Ottawa,  
le 11 Août,  
par Jas. Colemann,  
Montréal.

Cette Coiffure a obtenu  
la médaille de bronze et  
un diplôme d'honneur à  
l'Exposition de Toronto.



CASQUE



CHAPEAU



TURBAN

TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban. C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir la voir.

**J. R. BOURDEAU**

97, RUE ST-LAURENT

**EDUARD & MACDONALD**

FABRICANTS DE

**POELES, FOURNAISES**

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de **PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE POELES** promptement exécutés.

**LE POT "JEWELL RANGER"**

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER.

**244—Rue Saint-Jacques—244**

**MONTREAL**